



**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE
ET DE LA JEUNESSE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Rapport du jury

Concours : Agrégation interne

Section : Langues vivantes étrangères : espagnol

Session 2022

Rapport de jury présenté par :
Monsieur Yann PERRON (IGÉSR)

EPREUVE DE THÈME

Rapport établi par Mme Marie-Ange PALACIOS et M. Maxime BREYSSE

Sujet

La guerre durait ; un canon à longue portée tirait sur Paris ; les Alliés se préparaient à « trois, dix, vingt ans de guerre s'il le faut », mais tous savaient que la paix allait venir. On ne pouvait imaginer comment elle viendrait, quel serait son pas, sournois et feutré de diplomate ou l'arrogante démarche du guerrier vainqueur ? Quel serait son nom ? Paix blanche, victoire ou défaite ? Mais à des signes mystérieux on sentait son approche. On répétait par habitude : « Il n'y a pas de raison pour que ça finisse. Ça finira quand on sera tous morts », mais par-ci, par-là une voix encore timide insinuait : « Tout de même, ça ne peut pas durer éternellement. Ça finira par la force des choses. » – Quelle force ? Quelles choses ? Mais ici, les gens prenaient peur, battaient en retraite, murmuraient : « Ça finira parce que tout finit. » Des jeunes, brutalement, lançaient : « Ça finira parce que tout le monde en a assez. » C'était un concert de protestations : « Paniquard ! Défaitiste ! Vous n'êtes pas un vrai patriote. » Mais ce n'étaient que des mots : la vérité était là. On en avait assez. On était étourdi du tumulte des armes, saturé de gloire et de sang.

[...]

Elle était finie, l'union sacrée des premiers jours, quand chacun souffrait pour tous, quand la gloire et le deuil étaient équitablement partagés entre tous les Français. Au bout de quatre ans, chacun avait son destin à lui, et il ne se confondait pas avec celui de la France. Thérèse était veuve, mais depuis si longtemps, après avoir été mariée pendant si peu de jours qu'elle ne pouvait pleurer Martial comme un époux, mais plutôt comme un frère ; elle lui gardait un souvenir tendre et fidèle, avec ces bouffées de regret poignant où l'on se dit : « S'il avait vécu... » Mais ni elle ni personne ne considérait que sa vie était finie parce que Martial était mort. On parlait de lui, son portrait se trouvait à la place d'honneur, dans la salle à manger : une photographie encadrée, ornée d'une rosette tricolore et d'un nœud de crêpe. Il était représenté en uniforme ; il semblait plus grand, plus imposant que dans la réalité ; il avait redressé le cou devant l'objectif, refréné l'habitude qui le poussait à tirer sa barbe ou à frotter ses yeux las... Il regardait devant lui avec une expression étrange, sage, attentive, douce, mais où se lisait une froideur à peine perceptible, une sorte de détachement, comme si dès ce jour, dans ce village de l'arrière où on l'avait photographié une semaine avant sa mort, il avait dit adieu pour toujours au monde.

Irène Némirovsky, *Les feux de l'automne* [1957], Albin Michel, Paris, 2009.

Proposition de traduction

La guerra se prolongaba: un cañón de largo alcance disparaba sobre París; los Aliados se preparaban para «tres, diez, veinte años de guerra si hace falta», pero todos sabían que la paz iba a llegar. Nadie podía imaginarse cómo llegaría, cuál sería su paso, ¿el paso insidioso y quedo del diplomático o los andares altaneros del guerrero victorioso? ¿Cuál sería su nombre? ¿Paz sin vencedor, victoria o derrota? Pero se intuía su acercamiento gracias a unas señales misteriosas. Se repetía por costumbre: «No hay ninguna razón para que esto se acabe. Acabará cuando todos hayamos muerto», pero aquí o allá una voz aún tímida venía insinuando: «De todos modos, esto no puede alargarse eternamente. Se acabará por la fuerza del sino.» ¿Qué fuerza? ¿Qué sino? Pero entonces la gente se asustaba, se batía en retirada, murmuraba: «Esto se acabará porque todo se acaba. Algunos jóvenes espetaban brutalmente: «Esto se acabará porque todo el mundo está harto.»

Era un coro de protestas: «¡Miedica! ¡Derrotista! ¡Usted no es un verdadero patriota! Pero solo eran palabras: esa era la verdad. La gente estaba harta. Estaba aturdida por el tumulto de las armas, saturada de gloria y de sangre.

[...]

Se había acabado la unión sacra de los primeros días, en los que cada uno sufría por todos, en los que la gloria y el duelo se compartían por igual entre todos los franceses. Al cabo de cuatro años, cada uno tenía su propio destino, y este no se confundía con el de Francia. Thérèse estaba viuda, pero desde hacía tanto tiempo, tras haber estado casada durante tan pocos días que no podía llorar a Martial como a un esposo, sino más bien como a un hermano; conservaba de él un recuerdo entrañable y fiel, con esos arrebatos de desazón desgarradora en los que uno se dice: «De haber vivido él...» Pero ni ella ni nadie consideraba que su vida estuviera acabada porque Martial hubiera muerto. Se hablaba de él, su retrato ocupaba el sitio de honor, en el comedor: una fotografía enmarcada, adornada con una insignia tricolor y un lazo de crespón. Estaba representado de uniforme; parecía más alto, más imponente que en la realidad; había erguido el cuello ante el objetivo, refrenado la costumbre que lo incitaba a darse tirones a la barba o a restregarse los ojos cansados... Miraba hacia adelante con una expresión extraña, recatada, atenta, suave, pero en la que se notaba una frialdad apenas perceptible, una especie de desapego, como si desde aquel día, en aquella aldea de la retaguardia donde lo habían fotografiado una semana antes de su muerte, se hubiera despedido para siempre del mundo.

I. Commentaires préliminaires

Les feux de l'automne est une œuvre posthume d'Irène Némirovsky, écrivain russe de langue française née à Kiev en 1903 et morte dans le camp de concentration d'Auschwitz en 1942. L'action du roman se situe dans la période qui va de la Grande Guerre jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale et raconte l'histoire de Thérèse Brun, jeune femme de la petite bourgeoisie parisienne qui épouse en premières noces son cousin Martial, mort sur le front deux mois après leur mariage. L'extrait proposé pour le thème de la session 2022 de l'agrégation interne se situe vers la fin de la première partie du roman, dans les derniers moments de la Première Guerre mondiale. Le narrateur extradiégétique décrit l'ambiance qui régnait en France dans cette période ainsi que la fidélité amoureuse de Thérèse dont la mémoire garde le tendre souvenir de son époux Martial.

Il est important de comprendre que le narrateur est extérieur aux faits et qu'il ne se place jamais à l'intérieur du récit. Ainsi, le pronom indéfini « on », qui est employé à plusieurs reprises dans l'extrait, ne pouvait en aucun cas être considéré comme l'équivalent de « nous ». Malheureusement, trop de candidats ont fait une lecture superficielle de l'extrait, conduisant à des traductions inexactes voire erronées.

Quant aux temps verbaux, le texte raconte des faits révolus qui, en espagnol, n'admettent pas l'emploi du passé composé. C'est là un point important de grammaire qu'aucun candidat à l'agrégation ne pouvait ignorer.

II. Remarques méthodologiques

Avant de passer à la correction commentée du sujet, il semble utile de donner aux futurs préparateurs quelques conseils méthodologiques qui leur permettront d'aborder plus sereinement cette épreuve aux exigences nombreuses, tant elle mobilise simultanément diverses compétences – lexicales, morphologiques et syntaxiques – et met en évidence le niveau de langue des candidats. Les précédents rapports du jury, dont nous recommandons vivement la lecture attentive, sont disponibles en ligne et constituent une aide précieuse à la préparation de l'épreuve : les textes y figurant constituent des exercices ciblés qui rendent compte de la typologie d'extraits susceptibles d'être proposés.

A. Les enjeux de l'épreuve

L'objectif premier de l'épreuve de thème est d'évaluer le niveau de langue espagnole des candidats par le prisme de la traduction. Il ne s'agit en aucun cas d'une traduction en contexte professionnel, qui aurait pour but *in fine* d'être commercialisée. En thème, il faut traduire, certes, mais en restant le plus fidèle possible au texte source. Aussi, nous mettons en garde les candidats qui auraient tendance à réécrire des passages, à s'éloigner du texte pour parfois omettre de traduire volontairement certains mots, voire certaines expressions. L'omission, qu'il faut donc éviter à tout prix, reste la faute la plus lourdement sanctionnée car elle est considérée comme un refus de traduire. La fidélité au texte source ne doit en aucun cas se faire au profit d'un manque d'idiomatisme : le jury attend des candidats le maniement d'une langue authentique tant sur le plan lexical que syntaxique. Le vocabulaire se doit d'être précis et le recours aux expressions idiomatiques doit être la règle lorsque cela est pertinent, comme le permettait l'extrait de cette session, nous y reviendrons. À ce propos, nous avons pu déplorer, cette année encore, que certains candidats aient fait le choix de soumettre à l'appréciation des correcteurs des traductions calquées sur le français, donnant lieu à des gallicismes peu heureux, voire inadmissibles dans certains cas, dans le cadre d'un concours de recrutement d'enseignants de haut niveau. Si le manque de temps peut expliquer ces erreurs, il reste que des copies d'agrégation rédigées dans un espagnol hésitant ou fautif s'avèrent irrecevables. En revanche, les candidats qui ont fait montre d'une certaine aisance lexicale et syntaxique, ont sûrement économisé de précieuses minutes et s'en sont sortis très honorablement malgré, parfois, des imprécisions.

L'autre enjeu de cette épreuve est de vérifier la bonne compréhension du texte source qui a pu se révéler particulièrement épineuse cette année en ce qui concerne, par exemple, la traduction des différentes occurrences du pronom indéfini « on » dont il fallait, à chaque fois, bien repérer le référent pour les rendre correctement en espagnol. Nous conseillons aux candidats de consacrer un temps non négligeable à la lecture du texte pour le décortiquer et ne pas tomber dans l'écueil du contresens. Il s'agit aussi du moment privilégié pour repérer les difficultés grammaticales qui le jalonnent, étape indispensable qui doit précéder tout essai de traduction. Enfin, le temps passé aux différentes relectures –entendons ciblées –, doit être évalué, au préalable, par les candidats. Il serait fâcheux, comme c'est malheureusement trop souvent le cas, de devoir rendre une copie sans l'avoir relue.

D'où l'importance d'une bonne préparation pendant les mois qui précèdent l'épreuve : nous conseillons vivement aux préparateurs de traduire régulièrement dans les conditions du concours pour prendre de bonnes habitudes quant à la gestion du temps et ne pas être pris au dépourvu le jour J face aux contraintes horaires de l'exercice.

B. La préparation et les attentes du jury

Au vu de ce que nous venons d'exposer, force est de constater que les candidats ne peuvent improviser l'exercice : il requiert une préparation aussi sérieuse que régulière au fil des mois qui précèdent les épreuves écrites. Les candidats doivent s'entraîner aussi souvent que possible et trouveront pour cela de nombreuses traductions commentées dans les manuels consacrés au thème littéraire.

Toutefois, pour traduire le plus exactement possible, s'entraîner ne suffit pas : le jury attend des candidats une maîtrise solide des rouages de la grammaire espagnole. Nous recommandons donc aux préparateurs de reprendre en amont leurs fiches de révisions, pendant les mois alloués à la préparation du concours, en les approfondissant avec les ouvrages de référence.

Le texte proposé cette année exigeait des candidats la connaissance d'un lexique parfois précis qui n'a pas toujours été mobilisé de façon satisfaisante, comme le jury a pu le constater trop souvent. Outre la consultation assidue d'ouvrages de vocabulaire thématique et la constitution des fiches correspondantes, la fréquentation régulière d'auteurs de la littérature espagnole et hispano-américaine s'avère souvent efficace, voire indispensable pour réussir cette épreuve. Il faut envisager le thème comme une course d'endurance : c'est la régularité du travail fourni qui permet souvent aux

candidats de progresser et d'acquérir un vocabulaire de plus en plus riche et nuancé qui sera mis à contribution au moment de traduire.

III. Commentaires sur le thème de la session 2022

Pour plus de clarté, nous avons choisi de diviser le texte en 10 séquences que nous commenterons séparément.

Séquence 1

La guerre durait ; un canon à longue portée tirait sur Paris ; les Alliés se préparaient à « trois, dix, vingt ans de guerre s'il le faut », mais tous savaient que la paix allait venir.

La guerra se prolongaba: un cañón de largo alcance disparaba sobre París; los Aliados se preparaban para «tres, diez, veinte años de guerra si hace falta», pero todos sabían que la paz iba a llegar.

Cette séquence d'ouverture ne présentait pas de difficultés particulières, si ce n'est, peut-être, la traduction d'un lexique militaire précis et qui n'était malheureusement pas connu de tous les candidats, comme le jury a pu le constater dans de nombreuses copies. Cela a été le cas, en particulier, de l'expression « canon à longue portée », trop souvent maladroitement traduite. Nous regrettons par ailleurs que cette séquence ait pu donner lieu à certains contresens fâcheux (*canon* pour *cañón*, par exemple), voire des non-sens beaucoup plus lourdement sanctionnés. Un exemple : traduire ici le verbe « tirer » par *tirar* au lieu de *disparar* ne relevait pas du simple calque et ne pouvait donc être guère considéré comme un faux-sens : il s'agissait bien d'un non-sens puisque l'utilisation de ce verbe rendait la phrase incompréhensible en espagnol. De telles erreurs, dans le cadre d'un concours aussi exigeant que l'agrégation interne, sont regrettables car il est attendu des futurs agrégés, qui ont souvent recours au lexique militaire pour traiter la Guerre Civile espagnole auprès de leurs élèves, par exemple, de le maîtriser avec précision. De nombreux précis de vocabulaire thématiques permettront aux candidats d'effectuer ce travail préparatoire indispensable.

Si utiliser *durar* était tout à fait correct pour rendre ici le verbe « durer », le jury a cependant récompensé les candidats ayant utilisé un lexique plus précis (*alargarse* ou *prolongarse*). Ont été considérées, par ailleurs, les périphrases construites en espagnol avec le gérondif, lesquelles permettaient d'exprimer avec peut-être plus de précision encore l'idée de durée : *Venir* + gérondif (*venía durando*) ou *Ir* + gérondif (*iba durando*).

Outre le lexique, il fallait porter une attention particulière à la construction de cette première phrase qui avait la singularité de superposer discours direct et narration : certains candidats n'ont pas respecté la rupture temporelle qu'opérait l'intrusion du discours direct pourtant bien visible grâce aux guillemets et ont choisi de traduire l'obligation impersonnelle à l'imparfait de l'indicatif. Plus qu'une réécriture, il s'agissait ici d'une erreur de temps qui a été sanctionnée.

Cette première séquence permettait aussi de vérifier la maîtrise de l'usage des prépositions : dans l'expression « tirait sur Paris », la préposition pouvait avoir valeur de lieu, de direction ou encore être entendue comme un but et pouvait donc être respectivement rendue par *sobre*, *hacia* et *contra*. La Real Academia Española précise d'ailleurs le régime prépositionnel de ce verbe¹. En outre, le verbe « se préparer » ne pouvait être construit en espagnol avec la préposition *a* : s'agissant d'exprimer ici un but, seule la préposition *para* s'avérait adéquate. Son usage correspond, par ailleurs,

¹ Real Academia Española, *Diccionario Panhispánico de dudas*, en ligne : <https://www.rae.es/dpd/disparar> [lien consulté le 7 mai 2022] : « Cuando significa 'hacer que un arma despida su carga', además del complemento directo —que puede ser el arma, el proyectil o la palabra tiro, y que a menudo se omite por consabido—, suele llevar un complemento indirecto o un complemento preposicional introducido por *contra* o *sobre*, que expresa el objetivo del disparo: «Le dispararon cinco tiros» (Cela Cristo [Esp. 1988]); «Que nadie le dispare a ese venado» (Rosa Sebastián [Guat. 1994]); «No podría disparar contra nadie más que contra ella» (Belli Mujer [Nic. 1992]); «¿Es que te van a hacer disparar sobre un hombre indefenso?» (Lain Descargo [Esp. 1976]) ».

à ce que Jean-Marc Bedel appelle la « destination temporelle » dont il donne quelques exemples dans sa grammaire (§ 234a)².

Enfin, certains candidats semblent avoir hésité sur la traduction du sujet « tous ». Bien sûr, *todos* et *todo el mundo*, expressions synonymes, ont été acceptées, mais il fallait veiller à bien accorder le verbe soit au singulier, soit au pluriel : les solécismes ont certes été rares, mais observés toutefois dans certaines copies, ce qui, on l'espère, est à attribuer à une relecture beaucoup trop hâtive.

Séquence 2

On ne pouvait imaginer comment elle viendrait, quel serait son pas, sournois et feutré de diplomate ou l'arrogante démarche du guerrier vainqueur ? Quel serait son nom ? Paix blanche, victoire ou défaite ?

Nadie podía imaginarse cómo llegaría, cuál sería su paso, ¿el paso insidioso y quedo del diplomático o los andares altaneros del guerrero victorioso? ¿Cuál sería su nombre? ¿Paz sin vencedor, victoria o derrota?

Première occurrence d'une longue série qui se déploie au fil du texte, l'indéfini « on » ouvre la deuxième séquence. Force est de constater que la traduction de l'indétermination du sujet français a posé problème, bien qu'il s'agisse d'un point de grammaire des plus classiques contre lequel les candidats doivent s'armer, tant il est habituel qu'il surgisse dans les exercices proposés au concours, à l'écrit comme à l'oral. Nous ne reviendrons pas ici sur l'explication générale relative aux différentes traductions du pronom : on consultera, à profit, la partie consacrée à l'épreuve d'« Explication de Choix de Traduction » du présent rapport.

La ponctuation de la phrase, elle aussi, demandait réflexion : où devait-on positionner les points d'interrogation en espagnol ? Le style indirect libre en français laissait la liberté d'entendre la phrase de plusieurs façons : on pouvait considérer que l'interrogation débutait au premier interrogatif (*¿cuál sería su paso?*) ou après (*¿insidioso y quedo...?*). Dans tous les cas, il ne fallait pas, à chaque fois, oublier le point d'interrogation d'ouverture³. Il est regrettable que certains candidats aient trouvé optionnel de ponctuer la phrase. Par ailleurs, s'agissant d'une interrogation indirecte, l'accent diacritique sur l'interrogatif *cuál* était obligatoire : son absence a été lourdement sanctionnée car elle révélait une méconnaissance des règles de d'accentuation.

D'un point de vue lexical, il convient de revenir sur l'expression « paix blanche », qui désigne une paix sans vainqueur ni vaincu, et qui apparaissait dans la dernière partie de cette séquence. Le jury a accepté *paz blanca*, bien entendu, mais la mauvaise compréhension de cette expression par certains candidats les a conduits à de fâcheux contresens et, plus gravement, à des barbarismes. Les inventions fantaisistes sont lourdement sanctionnées : nous conseillons aux candidats d'avoir recours à l'explicitation ou à la synonymie s'ils ne connaissent pas un mot. L'écart ou la réécriture seront certes sanctionnés, mais pas autant qu'un barbarisme lexical. Le jury a été surpris d'en trouver de nombreux sur la traduction des adjectifs « sournois » et « feutré », ou même sur des mots plus courants comme « diplomate ». On se gardera ici de faire une liste des perles trouvées dans les copies, mais répétons-le encore une fois : le barbarisme doit être évité à tout prix.

² Jean-Marc BEDEL, *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris : PUF, 2002 (3ème édition), p. 242.

³ Nous reprenons ici les termes de la RAE : «Los signos de interrogación (¿?) y de exclamación (!!) sirven para representar en la escritura, respectivamente, la entonación interrogativa o exclamativa de un enunciado. Son signos dobles, pues existe un signo de apertura y otro de cierre, que deben colocarse de forma obligatoria al comienzo y al final del enunciado correspondiente», in *Diccionario Panhispánico de dudas*, en ligne <https://www.rae.es/dpd/interrogación> [lien consulté le 7 mai 2022].

Séquence 3

Mais à des signes mystérieux on sentait son approche. On répétait par habitude : « Il n'y a pas de raison pour que ça finisse. Ça finira quand on sera tous morts », mais par-ci, par-là une voix encore timide insinuait : « Tout de même, ça ne peut pas durer éternellement. Ça finira par la force des choses. » – Quelle force ? Quelles choses ?

Pero se intuía su acercamiento gracias a unas señales misteriosas. Se repetía por costumbre: «No hay ninguna razón para que esto se acabe. Acabará cuando todos hayamos muerto», pero aquí o allá una voz aún tímida venía insinuando: «De todos modos, esto no puede alargarse eternamente. Se acabará por la fuerza del sino.» ¿Qué fuerza? ¿Qué sino?

L'analyse de la construction syntaxique de la première phrase était indispensable pour la traduire correctement : les candidats ayant pris le temps de le faire s'en sont relativement bien sortis puisqu'ils ont évité l'écueil d'un mot à mot trop hésitant. Le sujet était encore l'indéfini « on » qui pouvait être rendu par « Se + 3^{ème} pers. », construction qui permettait de refléter un certain degré d'indétermination. Le COD « son approche » a souvent été traduit par une proposition subordonnée complétive en espagnol, ce qui s'est révélé comme une solution assez heureuse : *Pero se intuía que se acercaba*. Enfin, le syntagme « à des signes mystérieux » était bien un complément circonstanciel de cause ou de moyen. Il était donc exigé des candidats d'employer une expression permettant au mieux de traduire l'une ou l'autre circonstance (*por, gracias a, merced a*) et ainsi éviter les calques qui relevaient du solécisme.

La répétition du démonstratif « ça » soulevait l'épineuse question de sa traduction en espagnol. Il vient évoquer clairement ici, dans un discours direct au présent, les circonstances de la guerre évoquées plus haut. Dès lors, le choix de *esto* était plus qu'évident, en premier lieu pour sa valeur anaphorique, mais surtout parce qu'il sert à désigner des objets et des personnes proches d'un point de vue spatial et temporel⁴, comme c'était le cas ici.

Même s'il s'agissait d'une difficulté plus qu'abordable, le choix du mode dans la subordonnée circonstancielle de temps « quand on sera tous morts » a posé problème à certains candidats qui n'ont pas compris que l'action du verbe ici n'était pas actualisée. Dès lors, l'indicatif était impossible, comme dans toutes les propositions circonstancielles de temps qui dépendent d'une principale au futur.

Cette séquence était certainement la plus difficile d'un point de vue lexical : les candidats se souviendront pendant longtemps de l'expression « la force des choses » dont les mots étaient ensuite répétés dans des questions rhétoriques qui mettaient en difficulté tout essai de traduction. Le jury a évidemment récompensé les trouvailles telles que *la fuerza del destino* ou le très idiomatique *la fuerza del sino*, deux solutions qui faisaient montre d'une maîtrise lexicale très avancée et qui avaient, de plus, le mérite de permettre la réitération des deux substantifs en fin de séquence.

⁴ On consultera les paragraphes 154 et suivants de la grammaire de Jean-Marc BEDEL : *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris : PUF, 2002 (3^{ème} édition), p.143 et suivantes.

Séquence 4

Mais ici, les gens prenaient peur, battaient en retraite, murmuraient : « Ça finira parce que tout finit. » Des jeunes, brutalement, lançaient : « Ça finira parce que tout le monde en a assez. »

Pero entonces la gente se asustaba, se batía en retirada, murmuraba: «Esto se acabará porque todo se acaba. Algunos jóvenes espetaban brutalmente: «Esto se acabará porque todo el mundo está harto.»

Cette séquence ne présentait aucune difficulté grammaticale majeure, si ce n'est – mais nous l'avons déjà abordé – la traduction du démonstratif. Certains candidats ont toutefois omis d'utiliser l'adjectif *unos* ou *algunos* devant *jóvenes*, ce qui relevait d'un calque sur le français et qui a été lourdement sanctionné.

D'un point de vue lexical, on attendait de la précision, encore une fois. Pour « battre en retraite », le verbe *retirarse* a été accepté, bien entendu, mais la traduction exacte était *batirse en retirada*, – on remarquera ici la forme pronominale du verbe. En ce qui concerne « prendre peur », utiliser simplement l'expression *tener miedo* est sous-traduit, en effet, mais l'invention **coger miedo* relevait d'un non-sens inadmissible. On attendait des candidats, à ce niveau d'exigence, qu'ils connaissent des verbes comme *asustarse*, *atemorizarse* ou encore *amedrentarse*. Enfin, pour traduire correctement « lancer », on pouvait penser aux verbes *soltar* et *espetar*, mais *lanzar* n'était pas satisfaisant.

Séquence 5

C'était un concert de protestations : « Paniquard ! Défaitiste ! Vous n'êtes pas un vrai patriote. » Mais ce n'étaient que des mots : la vérité était là. On en avait assez. On était étourdi du tumulte des armes, saturé de gloire et de sang.

Era un coro de protestas: «¡Miedica! ¡Derrotista! ¡Usted no es un verdadero patriota! Pero solo eran palabras: esa era la verdad. La gente estaba harta. Estaba aturdida por el tumulto de las armas, saturada de gloria y de sangre.

Outre des difficultés lexicales qui ont pu donner quelques sueurs froides aux candidats – on pense notamment à « paniquard » pour lequel le jury a accepté de nombreuses traductions dont *miedica*, *cobardica*, *miedoso*, *medroso*, entre autres –, cette séquence marque le retour du pronom indéfini « on ». Cette fois encore, le narrateur ne peut être associé à cet indéfini, ce qui oblige à choisir une traduction qui exprime un degré d'indétermination très élevé en passant par le sujet *la gente* ou en mettant simplement les verbes à la troisième personne du pluriel.

Le jury a par ailleurs été assez surpris de constater que certains candidats n'ont pas compris que le discours direct était du vouvoiement singulier en français et qu'il ne pouvait, en aucun cas, être traduit en espagnol à la deuxième personne du pluriel. Le tutoiement, lui, plus courant en espagnol, surtout dans un contexte discursif assez relâché, comme c'est le cas ici, était tout à fait acceptable.

La négation appelait plusieurs possibilités de traduction : *Pero no eran más que palabras*, *Solo eran palabras*, *eso no era más que palabras* ou encore *no eran sino palabras*. Rappelons que l'accent écrit sur *solo* n'est désormais admis que lorsqu'il sert à lever une ambiguïté, ce qui n'est pas le cas ici⁵.

⁵ Nous vous recommandons de lire la note consacrée à ce sujet par la Real Academia Española sur son site internet : <https://www.rae.es/espanol-al-dia/el-adverbio-solo-y-los-pronombres-demostrativos-sin-tilde> [lien consulté le 7 juin 2022].

Séquence 6

Elle était finie, l'union sacrée des premiers jours, quand chacun souffrait pour tous, quand la gloire et le deuil étaient équitablement partagés entre tous les Français. Au bout de quatre ans, chacun avait son destin à lui, et il ne se confondait pas avec celui de la France.

Se había acabado la unión sacra de los primeros días, en los que cada uno sufría por todos, en los que la gloria y el duelo se compartían por igual entre todos los franceses. Al cabo de cuatro años, cada uno tenía su propio destino, y este no se confundía con el de Francia.

La ponctuation de cette phrase devait retenir l'attention des candidats, ce qui n'a été que trop peu souvent le cas : maintenir la virgule après « Elle était finie » conduisait, en espagnol, à une rupture syntaxique, un solécisme qui rendait *de facto* la phrase incompréhensible. Seules les constructions suivantes ont donc été acceptées : *Se había acabado la unión sacra de los primeros días* ou – si on souhaitait remettre le sujet en début de phrase – *La unión sacra de los primeros días se había acabado*. Rappelons aux futurs candidats combien il est important de prendre le temps d'analyser au préalable la construction des phrases complexes avant de les traduire. La ponctuation, quant à elle, ne peut être laissée au hasard, comme nous le faisons remarquer, déjà, dans le commentaire de la séquence 2.

Des confusions entre les prépositions *por* et *para* ont trop souvent été observées dans les copies. Il s'agit pourtant d'une alternance qu'il convient de maîtriser dans le cadre du concours et, plus largement, en contexte d'enseignement. Ici, *sufrir* devait être obligatoirement suivi de la préposition *por* puisqu'elle a ici une valeur causale et qu'elle introduit ce que Bedel appelle « l'objet du sentiment » (§228-d⁶).

À toutes fins utiles, rappelons qu'en espagnol les noms des habitants d'un pays ou d'une région ne commencent pas par une majuscule, contrairement au français⁷.

La traduction de l'adverbe « équitablement » a donné lieu à des barbarismes (l'invention **equitablemente* a malheureusement été trouvée dans les copies à plusieurs reprises) alors que de nombreuses expressions, pourtant courantes, pouvaient être proposées : *por igual, igualmente, a partes iguales*, etc. De même, la traduction de « sacrée » n'a pas toujours été heureuse, donnant lieu à des barbarismes (**sacrada* au lieu de *sagrada* ou de *sacra*).

Séquence 7

Thérèse était veuve, mais depuis si longtemps, après avoir été mariée pendant si peu de jours qu'elle ne pouvait pleurer Martial comme un époux, mais plutôt comme un frère ; elle lui gardait un souvenir tendre et fidèle, avec ces bouffées de regret poignant où l'on se dit : « S'il avait vécu... » Mais ni elle ni personne ne considérait que sa vie était finie parce que Martial était mort.

Thérèse estaba viuda, pero desde hacía tanto tiempo, tras haber estado casada durante tan pocos días que no podía llorar a Martial como a un esposo, sino más bien como a un hermano; conservaba de él un recuerdo entrañable y fiel, con esos arrebatos de desazón desgarradora en los que uno se dice: «De haber vivido él...» Pero ni ella ni nadie consideraba que su vida estuviera acabada porque Martial hubiera muerto.

La traduction de « était veuve » par *era viuda*, était grammaticalement possible, mais non adéquate ici puisque *viuda* est un adjectif exprimant l'état. De même, écrire *había sido casada* pour

⁶ Jean-Marc BEDEL : *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris : PUF, 2002 (3ème édition), p.235 et suivantes.

⁷ Comme le rappelle le *Diccionario panhispánico de dudas* de la RAE, <https://www.rae.es/dpd/mayúsculas> [lien consulté le 21 juin 2022] : « Casos en que no debe usarse la mayúscula inicial. Se escriben con minúscula inicial, salvo que la mayúscula venga exigida por la puntuación (→ 3), las palabras siguientes: [...] 6.7. Los nombres de tribus o pueblos y de lenguas, así como los gentilicios: el pueblo inca, los mayas, el español, los ingleses.»

traduire « avoir été mariée » relevait du contresens, car il ne s'agit pas d'une voix passive, mais de l'état civil de Thérèse.

Pour la traduction de la préposition « depuis », beaucoup de candidats ont négligé le régime prépositionnel espagnol traduisant par **desde tanto tiempo* ou encore par *desde hace tanto tiempo*, oubliant que la phrase est au passé. Rappelons, à la suite de Jean Coste et Auguste Redondo que : « lorsque la préposition *desde* met l'accent sur l'origine d'une quantité de temps, d'une durée, elle est évidemment suivie du verbe *hacer* employé à la forme impersonnelle (*hace, hacía*) »⁸.

La traduction de « pleurer Martial » a donné lieu à des erreurs grammaticales, avec l'oubli de la préposition devant un COD animé, norme de base de l'espagnol. Une autre erreur : la traduction fautive de « ne... mais... », règle que tout professeur devrait maîtriser.

Le verbe « gardait » étant un faux-ami, la traduction par *guardaba* constituait donc un contresens, aggravé par le pronom *le guardaba* dans de trop nombreuses copies. Les traductions fantaisistes de « bouffées » ont été sanctionnées ainsi que les très maladroits *oleadas* ou *bocanadas de lamento*.

Quant à la traduction du relatif « où », on a trouvé fréquemment *cuando* ou *donde* alors que l'antécédent est « bouffées ». Les candidats doivent faire reposer leur traduction sur une connaissance solide de l'usage des relatifs espagnols, exhaustivement recensés par Jean-Marc Bedel dans son tableau récapitulatif (§491)⁹.

Pour « on se dit », quelques candidats ont eu du mal à comprendre qu'il s'agit bien d'une forme impersonnelle dans laquelle le locuteur s'inclut. Comme le verbe « dire » est utilisé à la forme pronominale, rendre « on » par « se + 3^{ème} pers. » devient grammaticalement impossible : l'usage du pronom *uno* s'impose donc, et il était d'ailleurs possible de l'utiliser au féminin puisque le narrateur se réfère ici à Thérèse.

La phrase conditionnelle qui suit a posé problème : certains candidats ont utilisé l'Indicatif (**si había vivido, *si habría vivido*), ce qui était grammaticalement impossible. En effet, le début de phrase au discours direct « S'il avait vécu... » est bien une subordonnée de condition dont la principale est remplacée par des points de suspension. Une analyse des temps de cette subordonnée révèle qu'il s'agit d'un irréel du passé qu'il fallait donc rendre en espagnol par du plus-que-parfait du subjonctif. Tout calque avec le français démontrait une maîtrise lacunaire du choix des modes dans les subordonnées espagnoles. Le jury a salué l'utilisation de l'expression soutenue à valeur d'irréel *de haber vivido él*. Remarquons aussi que, dans cette phrase, le pronom sujet *él* était indispensable afin d'éviter toute ambiguïté.

La phrase finale de cette séquence a donné lieu à de nouvelles erreurs d'accords verbaux. S'il était possible, compte tenu du style du texte, de garder les verbes à l'indicatif – *nadie consideraba que su vida estaba acabada porque Martial había muerto* –, en aucun cas il ne convenait de faire un panaché des temps et des modes verbaux. Rappelons aux préparateurs qu'ils doivent veiller à rester cohérents lors du choix des temps et des modes verbaux.

Un détail qui pouvait dans cette dernière phrase donner lieu à des confusions était de mettre la virgule après *Ni ella* : cela laissait comprendre que le seul sujet de *consideraba* était *nadie*. Comme nous l'avons vu à la séquence 6, un grand soin doit être apporté à la ponctuation de la traduction proposée.

Séquence 8

On parlait de lui, son portrait se trouvait à la place d'honneur, dans la salle à manger : une photographie encadrée, ornée d'une rosette tricolore et d'un nœud de crêpe.

Se hablaba de él, su retrato ocupaba el sitio de honor, en el comedor: una fotografía enmarcada, adornada con una insignia tricolor y un lazo de crespón.

⁸ Jean COSTE et Auguste REDONDO, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, Paris : SEDES, 1965, p. 386.

⁹ Jean-Marc BEDEL : *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris : PUF, 2002 (3^{ème} édition), p. 536 et suivantes.

Nous nous confrontons ici à une nouvelle traduction du pronom personnel indéfini « on » : dans ce cas, il s'agissait bien d'une indétermination totale, généralisée. Il était possible de le traduire, en plus de la traduction proposée ci-dessus, par la troisième personne du pluriel *Hablaban* ou encore avec un sujet indéterminé *La gente hablaba*.

La traduction de « la place » a été très souvent maladroite voire incorrecte (*la plaza*), mais les traductions les plus fantaisistes ont pu être relevées à « rosette tricolore » et « nœud de crêpe » (*roseta de tres colores, rosita, banderilla, coca de color ; nudo de crepina ou de crepa, lazo marinero...*). Quelques rares candidats bien inspirés ont su donner le mot exact pour ce morceau de tissu qui orne les drapeaux en signe de deuil, *crepón*.

Séquence 9

Il était représenté en uniforme ; il semblait plus grand, plus imposant que dans la réalité ; il avait redressé le cou devant l'objectif, refréné l'habitude qui le poussait à tirer sa barbe ou à frotter ses yeux las...

Estaba representado de uniforme; parecía más alto, más imponente que en la realidad; había erguido el cuello ante el objetivo, refrenado la costumbre que lo incitaba a darse tirones a la barba o a restregarse los ojos cansados...

Dans ce segment, le seul écueil grammatical était la traduction de « Il était représenté » ainsi que la préposition « en ». En effet, le verbe *estar* était ici obligatoire, puisqu'il s'agit du résultat d'une action, et non pas de l'action elle-même à la voix passive. Quant à la préposition « en », elle ne pouvait être traduite que par *de* (qui introduit un complément de manière) ou encore *con* (qui dénote la caractérisation).

Le plus surprenant a été de constater la hardiesse de bien de candidats, qui ont traduit « tirer sa barbe » ou « frotter ses yeux las » par d'inquiétants non-sens : **jalarse de la barba, tirarse, maltratar, triturarse, tiritar, *titillar la barba, jugar en su barba ; rascar, fregarse, *resfriarse los ojos cansados* ou même *caídos*. Rappelons que le verbe *tirar* requiert la préposition *de* car, dans le cas contraire, c'est un contresens (*tirar la barba* : jeter la barbe). Ainsi doit-on écrire *tirar de la barba* ou *tirarse de la barba*, ou *mesarse la barba*, ou encore la traduction proposée ci-dessus.

Séquence 10

Il regardait devant lui avec une expression étrange, sage, attentive, douce, mais où se lisait une froideur à peine perceptible, une sorte de détachement, comme si dès ce jour, dans ce village de l'arrière où on l'avait photographié une semaine avant sa mort, il avait dit adieu pour toujours au monde.

Miraba hacia adelante con una expresión extraña, recatada, atenta, suave, pero en la que se notaba una frialdad apenas perceptible, una especie de desapego, como si desde aquel día, en aquella aldea de la retaguardia donde lo habían fotografiado una semana antes de su muerte, se hubiera despedido para siempre del mundo.

La traduction de « devant lui » a été problématique pour certains candidats qui ont commis le solécisme **delante suyo*. La traduction de l'adjectif « sage » a donné lieu à certains faux-sens : ici ce n'était pas *sabia* ni *buena*, mais bien *recatada* qu'il fallait choisir. Mais *modosa, dócil, disciplinada* ou encore *tranquila* ont été acceptés. Le barbarisme lexical **atentivo* n'a pas été rare, hélas, dans les copies. Plus grave encore était l'erreur dans la traduction de « où » : l'antécédent n'est pas un lieu mais une expression, ce qui rendait fautif le relatif *donde*. Le mot « détachement » a souvent été traduit de manière imprécise, voire incorrecte : *distanciamiento, despego, destacamiento...*

La fin du texte comportait plusieurs écueils grammaticaux. La traduction de « comme si... » qui ne peut être suivie en espagnol que du subjonctif imparfait ou bien, ici, du plus-que-parfait du

subjonctif. Trop souvent, le mode verbal ou même la conjugaison ont été fautifs (**como si se había despedido*, **como si diera adiós*). Par ailleurs, les démonstratifs (« ce jour », « ce village »), compte tenu du temps du passé, ne pouvaient en aucun cas être traduits par *este*. Seuls *aquel* ou *ese* étaient possibles. Enfin, la traduction de ce « on » final devait forcément être entièrement impersonnelle, ce qui rendait possible dans ce cas la troisième personne du pluriel (*lo habían fotografiado*) ou encore la voix passive (*había sido/fue fotografiado*).

Quant au lexique, la principale difficulté était « le village de l'arrière ». Si des traductions comme *pueblo abandonado* ou *pueblo del fin del mundo* constituaient des contresens, les solutions telles que *pueblo de atrás* ou *del fondo*, ou encore des fantaisies comme *el pueblo de la provincia del 'Arrière'* étaient des non-sens inadmissibles, pourtant relevés par le jury.

Conclusion

Le thème à l'agrégation interne s'inscrit dans une démarche d'évaluation sommative qui vient évaluer un « patrimoine » linguistique et la maîtrise méthodologique acquise par les futurs agrégés au fil des années. Aussi, les fautes d'orthographe, les barbarismes – lexicaux ou de conjugaisons – ainsi que les solécismes sont lourdement sanctionnés car ils rendent compte d'une connaissance bien trop lacunaire de la langue espagnole, pourtant enseignée par les candidats.

Nous espérons donc que les commentaires apportés à chaque séquence du sujet de cette année seront de nature à répondre aux questions et aux doutes des futurs candidats auxquels nous souhaitons de trouver, malgré les exigences élevées que présente l'exercice, un grand plaisir à traduire des textes littéraires.

ÉPREUVE DE VERSION

Rapport établi par Mmes Julie PÉLIAN et Khadija MEZIANE

Sujet

Ya había anochecido cuando llegó. El edificio era un convento como los que se construían en los siglos pasados, cuando reinaban la fe y el entusiasmo: virtudes tan grandes, tan bellas, tan elevadas, que por lo mismo no tienen cabida en este siglo de ideas estrechas y mezquinas; porque entonces el oro no servía para amontonarlo ni emplearlo en lucros inicuos, sino que se aplicaba a usos dignos y nobles, como que los hombres pensaban en lo grande y en lo bello antes de pensar en lo cómodo y en lo útil. Era un convento que, en otros tiempos suntuoso, rico, hospitalario, daba pan a los pobres, aliviaba las miserias y curaba los males del alma y del cuerpo; mas ahora, abandonado, vacío, pobre, desmantelado, puesto en venta por unos pedazos de papel, nadie había querido comprarlo, ni aun a bajo precio.

La especulación, aunque engrandecida en dimensiones gigantescas, aunque avanzando como un conquistador que todo lo invade y a quien no arredran los obstáculos, suele, sin embargo, detenerse delante de los templos del Señor, como la arena que arrebató el viento del desierto se detiene al pie de las Pirámides.

El campanario, despojado de su adorno legítimo, se alzaba como un gigante exánime, de cuyas vacías órbitas hubiese desaparecido la luz de la vida. Enfrente de la entrada duraba aún una cruz de mármol blanco, cuyo pedestal, medio destruido, la hacía tomar una postura inclinada, como de decaimiento y dolor. La puerta, antes abierta a todos de par en par, estaba ahora cerrada.

Las fuerzas de Stein le abandonaron, y cayó medio exánime en un banco de piedra pegado a la pared cerca de la puerta. El delirio de la fiebre turbó su cerebro; parecía que las olas del mar se le acercaban, cual enormes serpientes, retirándose de pronto, y cubriéndole de blanca y venenosa baba; que la luna le miraba con pálido y atónito semblante, que las estrellas daban vueltas en rededor de él, echándole miradas burlonas. Oía mugidos de toros y uno de estos animales salía de detrás de la cruz y echaba a los pies del calenturiento su pobre perro, despedazado. La cruz misma se le acercaba vacilante, como si fuera a caer y abrumarle bajo su peso. ¡Todo se movía y giraba en rededor del infeliz! Pero en medio de este caos, en que más y más se embrollaban sus ideas, oyó no ya rumores sordos y fantásticos, cual tambores lejanos, como le habían parecido los latidos precipitados de sus arterias, sino un ruido claro y distinto, y que con ningún otro podía confundirse: el canto de un gallo.

Fernán Caballero, *La Gaviota* (1849), Cátedra, Madrid, 1998.

Traduction

Il faisait déjà nuit lorsqu'il arriva. L'édifice était un couvent comme ceux que l'on construisait aux siècles passés, lorsque régnaient la foi et l'enthousiasme : des vertus si grandes, si belles, si élevées, qui, par là même n'ont pas leur place dans ce siècle aux idées étriquées et mesquines ; car à en ce temps-là l'or n'avait pas vocation à être amassé ni à servir des profits iniques, mais était appliqué à des usages dignes et nobles, puisque les hommes pensaient à la grandeur et à la beauté plutôt qu'à la facilité et à l'utilité. Il s'agissait d'un couvent, en d'autres temps somptueux, riche, accueillant, qui donnait du pain aux pauvres, soulageait les misères et guérissait les maux de l'âme et du corps ; mais étant désormais abandonné, vide, pauvre, délabré, mis en vente pour quelques bouts de papier, personne n'avait voulu l'acheter, pas même à bas prix.

La spéculation, bien qu'ayant pris des proportions gigantesques, bien qu'avançant comme un conquérant qui envahit tout et à qui les obstacles ne font pas peur, s'arrête, cependant, d'ordinaire devant les temples du Seigneur, comme le sable soulevé par le vent du désert s'arrête au pied des Pyramides.

Le clocher, dépouillé de son ornement légitime, se dressait comme un géant inanimé dont les orbites vides eussent perdu l'étincelle de vie. Face à l'entrée subsistait encore une croix de marbre blanc, dont le socle, à moitié détruit, lui faisait prendre une position inclinée, comme d'accablement et de douleur. La porte, jadis grand ouverte à tous, était dorénavant fermée.

Stein perdit toutes ses forces, et il tomba à moitié inanimé sur un banc de pierre adossé au mur près de la porte. Le délire de la fièvre troubla son cerveau ; il lui semblait que les vagues de la mer se rapprochaient de lui tels d'énormes serpents, se retirant soudain, et le couvrant d'une bave blanche et venimeuse ; que la lune le regardait, la mine pâle et stupéfaite, que les étoiles tournoyaient

autour de lui, en lui lançant des regards moqueurs. Il entendait des mugissements de taureaux et l'un de ces animaux sortait de derrière la croix et jetait aux pieds de l'enfiévré son pauvre chien, dépecé. La croix elle-même se rapprochait de lui vacillante, comme si elle était sur le point de tomber et de l'écraser sous son poids. Tout se mouvait et tournait autour du malheureux ! Mais au milieu de ce chaos, où ses idées s'embrouillaient de plus en plus, il entendit non plus des rumeurs sourdes et fantastiques, tels des tambours lointains, comme les battements précipités de ses artères lui en avait donné l'impression, mais un bruit clair et distinct, et qu'on ne pouvait confondre avec aucun autre : le chant d'un coq.

1. Préambule

Fernán Caballero est le pseudonyme de Cecilia Francesca Josefa Böhl de Faber y Ruiz de Larrea, écrivaine espagnole née en 1796 à Morges, petite commune suisse, d'un père allemand et d'une mère gaditane. Personnalité controversée de son époque, elle maintient au long de sa vie une attitude souvent perçue comme contradictoire, revendiquant d'une part une vraie liberté par son statut peu commun de femme écrivain et via certains de ses personnages littéraires, mais défendant – souvent au sein même de ses productions, où elle intervient de façon personnelle – des postures politiques et morales très conservatrices.

Le roman dont est extrait le fragment à traduire est le premier de l'écrivaine, et le plus connu ; il raconte les péripéties de Marisalada, surnommée « la Gaviota », une jeune et belle Gaditane qui refuse de se plier aux valeurs familiales et religieuses. Sauvage et ingénieux, ardent et matérialiste, ce personnage féminin que les critiques ont dépeint comme complexe et ambivalent suscite autant la sympathie que l'antipathie. Le contexte historique et les détails « réalistes » dont Fernán Caballero nourrit le récit teintent l'écriture d'un certain folklorisme, qui séduisait particulièrement les lecteurs étrangers, attirés par une Espagne stéréotypée véhiculée par les œuvres européennes *costumbristas* du XIX^e siècle.

L'héroïne rencontre Fritz Stein, un jeune chirurgien allemand venu prendre part aux guerres carlistes. Dans ce passage du début de l'œuvre, situé au milieu du deuxième chapitre, nous le retrouvons, blessé et esseulé, devant un couvent abandonné où il va être recueilli. La proximité entre les deux personnages que tout oppose – origine, éducation, âge – est une nouvelle audace de l'autrice pour qui l'union des êtres n'est pas seulement dictée par le milieu, mais peut aussi être l'expression d'une décision individuelle. Cette union entre la jeune femme libre et le médecin sage constitue une tentative de synthèse entre l'Espagne authentique et la modernité.

Tradition et modernité sont ici opposées par une voix narrative qui condamne l'évolution de la société espagnole, jugée responsable de l'abandon du couvent et de toutes les valeurs qu'il représente, au profit d'un matérialisme trivial et sans âme.

Si la contextualisation éclaire la compréhension du passage, elle n'est pour autant pas indispensable à une bonne traduction. En revanche, avant de se lancer dans la traduction à proprement parler, il était indispensable de procéder à l'analyse de la cohérence et de l'unité du texte, afin d'éviter des erreurs d'interprétation de contenu, de sens, d'enjeux ou encore de registre.

2. Rappel de quelques règles essentielles à l'exercice de traduction

Maîtrise du français. Cette épreuve de version, en français, ne peut pas être négligée ; la qualité de la langue française est fondamentale. L'orthographe, la syntaxe, la grammaire, la conjugaison, la construction des phrases, tout doit être rigoureusement maîtrisé. Par ailleurs, le choix des vocables à opérer doit démontrer une capacité certaine à saisir, notamment, les nuances du lexique et du registre. Les images et les expressions idiomatiques doivent être traitées comme telles et ne peuvent être traduites littéralement. Cet exercice exigeant a vocation à mettre en évidence une qualité de l'expression qui suppose une maîtrise parfaite et égale de l'espagnol et du français.

Le registre. Le style particulier de l'autrice devait être considéré dans sa richesse, la voix narrative alternant entre ton moralisateur et passages plus lyriques, où était mis en exergue l'état second dans lequel se trouvait le personnage.

Les répétitions et les parallélismes de construction. Il convient de respecter le choix de l'autrice, lorsqu'elle a décidé de répéter un mot, une expression ou une structure. Ce texte particulièrement travaillé, qui tend l'arc de la langue au point de la faire vibrer dans ses dernières limites de correction, demandait une analyse attentive de l'ensemble du fragment, notamment afin de ne pas manquer les constructions qui se faisaient écho.

Les calques. Nous rappelons qu'une langue n'est pas la traduction d'une autre langue ; chacune a ses propres images et constructions. Il convient donc, lors de la préparation à cette épreuve, de se confronter à des textes qui permettent de s'entraîner à ces cas de figure où la traduction littérale n'est

pas une option envisageable, soit parce qu'elle ne rend pas l'authenticité de l'expression traduite, soit, et cela n'est alors pas recevable, parce qu'elle n'a aucun sens. Quelle stratégie adopter ? Jusqu'où peut-on être fidèle au texte ? Quel compromis admettre afin de respecter le sens ? Toutes ces questions ne peuvent être résolues qu'au cas par cas, et les candidats ne parviendront à y trouver des réponses adéquates que par la pratique régulière et rigoureuse de l'exercice de la version.

Le choix des temps. Nous avons ici affaire à un récit au passé ; si le français accepte l'usage du passé composé dans des situations qui dicteraient théoriquement l'emploi du passé simple, l'espagnol respecte de façon rigoureuse la distinction entre les deux temps. Il convient donc de décider si un prétérit espagnol peut être exprimé par un passé simple ou par un passé composé en français. Cette décision engage tout le texte, il ne faut donc surtout pas appréhender les temps verbaux de façon isolée pour chaque verbe, mais bien prendre le temps en amont de la traduction proprement dite, pour prendre une décision cohérente sur l'ensemble du passage. Dans notre cas précis, le fait qu'il s'agisse d'un récit, d'un roman du XIX^e siècle, d'un registre courant ou soutenu, permet de s'orienter clairement vers le choix du passé simple. L'alternance entre passé composé et passé simple n'était pas justifiable dans ce fragment. Le jury en profite pour inciter les candidats à revoir les terminaisons verbales afin de ne pas proposer de barbarismes de conjugaison.

La ponctuation. Sauf cas particuliers (les variations entre les deux langues demeurant exceptionnelles), elle doit être scrupuleusement respectée. L'oubli ou l'ajout d'une virgule peut conduire à des écarts de sens importants, voire à des non-sens. Cette remarque concerne également la mise en page du texte (changements de paragraphe et alinéas). Tout manquement est sanctionné.

L'accentuation. Les oublis ou erreurs d'accents (grave pour aigu, ou inversement) ont été très nombreux. Tous n'ont pas la même gravité, mais il est essentiel de rappeler qu'une simple omission peut conduire à un barbarisme (« *negoce », « *desert » ; etc.) ou à un non-sens « *à pour habitude »). Les candidats sont invités à se relire très attentivement, et à inscrire clairement les accents afin qu'il n'y ait pas de confusion possible.

La présentation des copies. Rappelons qu'une copie bâclée, pleine de ratures et de mots illisibles, porte un réel préjudice à la prestation. Au-delà d'une traduction de qualité, la présentation soignée d'une copie, où l'écriture est claire, lisible et appliquée, permet d'apprécier également le sérieux du travail engagé par le candidat.

3. Commentaires sur la traduction de la session 2022

Pour davantage de facilité pour les candidats, la traduction commentée apparaît ci-dessous de façon segmentée en vingt séquences.

Ya había anochecido cuando llegó.

Il faisait déjà nuit lorsqu'il arriva.

Les alinéas tout au long du texte ont souvent été oubliés ; là où il n'y a aucune difficulté, le manque de rigueur est d'autant moins acceptable dans une épreuve de concours où la règle consiste à rendre la meilleure copie possible. Cette phrase courte ne comportait aucune difficulté particulière. Nous proposons ici une traduction mais une autre proposition tout aussi idiomatique était également recevable, comme par exemple « La nuit était déjà tombée ». En revanche, une expression telle que « à la nuit tombée » constituait une réécriture importante, il fallait insister sur la description de l'ambiance et non indiquer le moment précis. L'imparfait, temps de la description dans le passé, constituait le meilleur choix de traduction : il permettait littéralement de planter le décor en ce début de texte¹⁰. Le plus-que-parfait soulignait l'antériorité de la tombée de la nuit et accompagnait l'emploi de l'adverbe « déjà » qu'il ne fallait surtout pas escamoter. « Ya » compris comme « bien » révélait une mauvaise compréhension du sens de la phrase. Le choix du passé composé constituait une erreur de temps, comme nous l'avons justifié en amont. Le système langue espagnol n'exprimant pas systématiquement le pronom personnel sujet, cette première phrase illustre la nécessité absolue de considérer le texte dans son ensemble. Afin de déterminer le genre du sujet, il fallait en passer ici par une lecture attentive du texte et non pas seulement de la phrase.

¹⁰ Pierre GERBOIN, Christine LEROY, *Précis de grammaire espagnole*, Paris, Hachette, 2000. (Désigné GERBOIN LEROY pour les notes suivantes) Chapitre 1, § 153 « L'imparfait de l'indicatif » : « Il est le temps de la description. Il indique une action qui se déroulait ou une action qui allait se dérouler. »

El edificio era un convento como los que se construían en los siglos pasados, cuando reinaban la fe y el entusiasmo:

L'édifice était un couvent comme ceux que l'on construisait aux siècles passés, lorsque régnaient la foi et l'enthousiasme :

Le substantif « le bâtiment » était une alternative intéressante ; en revanche, « l'immeuble » montrait, soit une lacune lexicale grave, soit que le texte n'était pas compris. De surprenantes fautes d'orthographe, telles que sur le substantif « foi » écrit « foie » ou « fois », ou sur le verbe « régner » écrit « *reigner », nous amènent à rappeler la nécessité d'une maîtrise de celle-ci. Autre source de faute lourdement sanctionnée : l'accord du verbe avec son sujet. Comment interpréter le fait que la simple antéposition du verbe, dans la dernière proposition de cette séquence, constitue une difficulté ? Encore une fois, la rigueur, au moment de la relecture, est primordiale, elle doit permettre d'identifier et de résoudre ce type de situation, en l'occurrence ici peu complexe. Par ailleurs, rompre ce modèle en postposant le verbe ne respectait ni le registre, ni le style de l'autrice.

virtudes tan grandes, tan bellas, tan elevadas, que por lo mismo no tienen cabida en este siglo de ideas estrechas y mezquinas;

des vertus si grandes, si belles, si élevées, qui, par là même n'ont pas leur place dans ce siècle aux idées étriquées et mesquines ;

Le substantif « vertus » a trop souvent été mal orthographié et est devenu « *vertues ». En ce qui concerne la forme, ici il fallait respecter le parallélisme – il faut toujours, dans la mesure du possible, respecter les parallélismes – qui générerait un rythme qui exprimait le lyrisme et par là même la solennité du narrateur, juge implacable de son époque. Certains candidats n'ont pas perçu la valeur causale de l'expression « *por lo mismo* », ni la valeur neutre du pronom « *lo* ». L'expression « *tener cabida* » a constitué une difficulté lexicale et a donné lieu à des contresens voire à des phrases incohérentes ; nous rappelons que la nécessité que la traduction proposée ait du sens doit être la priorité absolue. La préposition espagnole « *de* » caractérise dans son essence. Afin de conserver ce sens en français, il fallait faire le choix d'une autre expression de la caractérisation grâce à la préposition « *aux* ». L'utilisation de la préposition « *de* » constituait donc un calque doublé d'une construction grammaticalement fautive. « *Estrechadas* » qualifiant « *ideas* », il fallait préférer l'adjectif « *étriquées* », plus abstrait, à l'adjectif « *étroites* », plus concret.

porque entonces el oro no servía para amontonarlo ni emplearlo en lucros inicuos,

car à en ce temps-là l'or n'avait pas vocation à être amassé ni à servir des profits iniques, Cette phrase offre un bel exemple de la voltige stylistique de l'autrice ; le lexique soutenu, tel l'adjectif « *inicuos* », côtoie une construction oralisante telle que « *no servía para amontonarlo* ». Précisément, ce passage a donné lieu à de nombreuses traductions fautives, dues à des calques, des constructions incorrectes, des parallélismes non respectés ou des choix lexicaux malheureux. Le verbe « *servía* » a parfois été confondu avec sa forme pronominale, cela induisait un changement de sujet que n'exigeait pas la traduction ; il fallait donc écarter cette option et envisager une traduction différente ; ce n'est pas parce que le verbe équivalent existe dans la langue cible que c'est la bonne solution. Une alternative intéressante trouvée dans des copies, « *n'était pas destiné à* », illustre la pertinence du guidage par le sens dans les choix de traduction. Il fallait être vigilant à la proximité lexicale entre « *servir* » et « *emplear* » qui ne valait pas synonymie ; elle a mené à des répétitions indues. Afin de traduire le verbe « *amontonar* », il fallait insister sur l'accumulation contenue dans le verbe « *amasser* » davantage que sur des connotations trop fortes de désordre ou d'excès associées à des verbes comme « *entasser* ». L'adverbe « *entonces* » aurait pu être traduit par son équivalent « *alors* » ; cependant, la proximité immédiate du substantif « *l'or* » ajoutait un effet sonore d'allitération non présent dans le texte source, il était donc déconseillé.

sino que se aplicaba a usos dignos y nobles, como que los hombres pensaban en lo grande y en lo bello antes de pensar en lo cómodo y en lo útil.

mais était appliqué à des usages dignes et nobles, puisque les hommes pensaient à la grandeur et à la beauté plutôt qu'à la facilité et à l'utilité.

La dernière partie de cette longue phrase, à la structure complexe, a amené à des ruptures de constructions évitables si le candidat prenait le temps d'analyser les articulations : la conjonction « *sino* » fut confondue avec « sinon » : cela aboutissait à un contresens. « *Sino que* » exprime l'opposition dans une phrase négative, il fallait considérer la phrase dans son entièreté pour suivre la démonstration du narrateur jusqu'au bout. « *Se aplicaba* » était une expression du sujet indéfini et non un verbe pronominal. Du point de vue du lexique, si la forme verbale « était appliqué » convenait, des alternatives (« employé à », « on l'utilisait ») étaient recevables. Il convenait de conserver l'imparfait de l'indicatif, étant donné qu'il s'agit d'une habitude, une tradition. Le substantif « *usos* » traduit par « fins » ajoute du sens, un but ; une traduction rigoureuse doit se garder de ce type d'excès de précision qui restreint le sème du terme-source. Pour en revenir à la locution « *como que* »¹¹, trop souvent rapidement assimilée à la locution conjonctive « *como si* », cette traduction en constituait une mauvaise compréhension du texte. Il était très surprenant de trouver des constructions prépositionnelles fautives sur un verbe comme « penser à » devenu « *penser en », sans parler de l'absence de l'accent grammatical sur la préposition « à » ; ce qui ici a été sanctionné comme une méconnaissance grave des règles et d'usage de la langue française. Pour la fin de la phrase, le jury a accepté de nombreuses formulations, à condition qu'elles respectent le parallélisme présent dans le texte et que les choix lexicaux soient judicieux. En voici quelques exemples : « les hommes pensaient grandeur et beauté plutôt que facilité et utilité », ou bien : « pensaient aux choses grandes et belles plutôt qu'aux choses commodes », ou encore : « les hommes pensaient à ce qui est grand et beau avant de penser à ce qui est pratique et utile ». Rappelons tout de même qu'il ne faut pas proposer plusieurs traductions sur la copie ; la capacité d'opérer un choix et de proposer une seule traduction fait partie de l'évaluation.

Era un convento que, en otros tiempos suntuoso, rico, hospitalario, daba pan a los pobres, aliviaba las miserias y curaba los males del alma y del cuerpo;

Il s'agissait d'un couvent qui, en d'autres temps somptueux, riche, accueillant, donnait du pain aux pauvres, soulageait les misères et soignait les maux de l'âme et du corps ;

Traduire le verbe « era » par « c'était » convenait, mais la forme verbale « Il s'agissait de » se justifiait compte tenu du registre du texte et du fait que le verbe « era » est en tête de phrase. Nous avons constaté des fautes d'accord sur les trois adjectifs, abusivement accordés avec le substantif « *tiempos* » ; au-delà de l'erreur, cela n'a tout simplement pas de sens. De nombreuses fautes d'orthographe ont été observées sur l'adjectif « somptueux », écrit « *suntueux » ou sur l'adjectif « hospitalier », que l'on pouvait utiliser au lieu de « accueillant », devenu un barbarisme : « *hospitalaire ». Le verbe « *aliviar* » n'a pas toujours été bien compris lexicalement, le sens d'« *alléger » ne convenait pas du tout, l'acception à retenir ici était celle du soulagement, et non celle de l'allègement.

mas ahora, abandonado, vacío, pobre, desmantelado, puesto en venta por unos pedazos de papel, nadie había querido comprarlo, ni aun a bajo precio.

mais étant désormais abandonné, vide, pauvre, délabré, mis en vente pour quelques bouts de papier, personne n'avait voulu l'acheter, pas même à bas prix.

Nous avons observé des confusions entre la conjonction de coordination « *mas* » et l'adverbe « *más* » ; la méconnaissance de la distinction qu'apporte l'accent diacritique constitue une faute grave, d'autant plus grave que la traduction « plus maintenant » était un non-sens. De la même manière, les adverbes « *aun* » et « *aún* » ont été confondus. Une fois de plus, l'autrice oppose passé et présent ; le sens et la structure du texte doivent guider le travail de traduction. Nous avons accepté les traductions « à présent » et « aujourd'hui », ainsi qu'une construction plus classique et naturelle en français faisant appel à une proposition subordonnée circonstancielle de temps : « mais maintenant qu'il était abandonné » ; l'avantage de cette proposition vient du fait qu'elle renforce l'opposition par une emphase qui reflète bien le ton grandiloquent du narrateur. Pour l'adjectif « *desmantelado* », nous avons préféré « délabré » ; nous considérons que « désaffecté » renvoie davantage à des bâtiments

¹¹ Denis MARAVAL, Marcel POMPIDOU, *Dictionnaire espagnol-français*, Paris, Hachette, 1984 (désigné par MARAVAL POMPIDOU pour les notes suivantes), p. 258. § 7.b. « parce que ; la *maldad que no tiene límite como que es agresión a la divinidad*, la méchanceté qui n'a point de limite étant donné qu'elle est une agression à la divinité. »

industriels, civils ou militaires et est surtout employé au XX^e siècle. Beaucoup de candidats n'ont pas compris que l'expression « *unos pedazos de papel* » témoignait du mépris du narrateur envers son époque matérialiste et mercantiliste ; il s'agit de billets de banque, réduits à leur matière, « le papier ». « Quelques bouts » permettait de rendre le registre familier et l'effet péjoratif par la figure de la métonymie, indiquant peut-être la volonté de déchirer ces billets méprisés. Enfin, la subtilité entre « bas prix » et « prix bas » souligne la rigueur de la lecture et l'évitement du piège de l'expression consacrée contemporaine ; chaque détail compte.

La especulación, aunque engrandecida en dimensiones gigantescas, aunque avanzando como un conquistador que todo lo invade y a quien no arredran los obstáculos,

La spéculation, bien qu'ayant pris des proportions gigantesques, bien qu'avancçant comme un conquérant qui envahit tout et à qui les obstacles ne font pas peur,

Des hispanismes ont été constatés sur le substantif « spéculation » devenu « *especulation » ; ce barbarisme sur un mot du lexique courant a été sévèrement sanctionné. Nous avons accepté la conjonction de subordination « quoique » si elle était correctement apocopée et apostrophée. « *Engrandecida* » pouvait être traduit par les périphrases « atteint des proportions » ou « bien qu'ayant augmenté/crû », ou « s'étant accrue dans des proportions gigantesques », mais il n'était certainement pas envisageable de le traduire par le calque doublé d'un non-sens « *bien qu'ayant agrandie ». Le pronom neutre « *lo* » a parfois été maintenu, à tort. Si la répétition du complément à travers le pronom est idiomatique en espagnol dans un registre courant, elle ne peut être conservée en français sans tomber dans un registre très familier. Beaucoup de candidats étaient démunis face au verbe « *arredrar* ». De nombreuses solutions ont été acceptées pour traduire « *a quien no arredran los obstáculos* », comme par exemple : « contre lequel les obstacles ne peuvent rien », « et que les obstacles n'effraient pas », « et que les obstacles ne font pas reculer », « et qui ne recule pas » ou « ne se rend pas devant les obstacles ».

suele, sin embargo, detenerse delante de los templos del Señor, como la arena que arrebatada el viento del desierto se detiene al pie de las Pirámides.

s'arrête, cependant, d'ordinaire devant les temples du Seigneur, comme le sable soulevé par le vent du désert s'arrête au pied des Pyramides.

Trop souvent le verbe « *soler* » a été traduit trop rapidement par « avoir l'habitude de » ; ici, il était préférable de laisser de côté cette expression qui personnalisait trop la spéculation. Encore une fois, le narrateur décrit la société dans laquelle il vit ; il fallait donc passer par une locution comme « d'ordinaire » ou un adverbe comme « habituellement ». Pour la traduction de « *sin embargo* », les possibilités étaient nombreuses : « néanmoins », « toutefois » ou « nonobstant ». De nombreux candidats n'ont pas été attentifs à la majuscule de « Señor », elle indiquait qu'il s'agissait du « Seigneur » et non d'un monsieur ; il est vraiment regrettable d'observer ce type d'erreurs sur des copies de concours. Par ailleurs, l'identification de la figure divine ne permettait pas pour autant de traduire « Señor » par « Dieu ». La comparaison qui venait ensuite a entraîné des maladresses, voire des ruptures de construction. Deux options furent privilégiées pour la traduction de ce passage ; garder le participe ou passer par une proposition « comme le sable que soulève le vent du désert ». Il était possible de traduire « *arreatada* » par : « porté », « emporté » ou « charrié ».

El campanario, despojado de su adorno legítimo, se alzaba como un gigante exánime, de cuyas vacías órbitas hubiese desaparecido la luz de la vida.

Le clocher, dépouillé de son ornement légitime, se dressait comme un géant inanimé dont les orbites vides eussent perdu l'étincelle de vie.

Cette phrase a posé problème à un certain nombre de candidats, tant au niveau lexical que syntaxique. Il est très surprenant de constater des erreurs sur l'orthographe d'un mot aussi courant que « clocher ». L'adjectif « *exánime* » a donné lieu, quant à lui, à de nombreux faux-sens (« exsangue », « épuisé », « exténué ») voire à des contresens (« mort » étant le plus courant) ; le jury a accepté en revanche « inerte » et « inconscient ». De plus, il fallait veiller à conserver la même traduction pour la répétition de « *exánime* » à la séquence 13. Le jury a accepté l'emploi du pluriel

(« ses ornements légitimes »), le terme « ornements » étant très fréquemment employé au pluriel en français. En revanche, « atours » renvoie à un sujet humain, et le plus souvent à une beauté féminine.

Les constructions adoptées en français pour rendre « *de cuyas vacías órbitas hubiese desaparecido la luz de la vida* » ont conduit, quant à elles, à des ruptures de construction fort malvenues, voire à des non-sens ; cela a été sévèrement sanctionné. Il fallait être vigilant à ne pas utiliser de possessif après le pronom « dont »¹². Le jury a par ailleurs valorisé les traductions rendant compte d'une certaine finesse dans la recherche lexicale et dans le choix des modes. Si la traduction par « dont les orbites vides *auraient* perdu la lumière de la vie » ou encore « dont la *lumière vitale* » a été acceptée, des expressions comme « leur vitale » ou « étincelle de vie », ainsi que l'emploi fort judicieux à cet endroit du texte du subjonctif imparfait (« dont la lumière vitale *eût quitté* les orbites vides ») ont été appréciées.

Enfrente de la entrada duraba aún una cruz de mármol blanco, cuyo pedestal, medio destruido, la hacía tomar una postura inclinada, como de decaimiento y dolor.

Face à l'entrée subsistait encore une croix de marbre blanc, dont le socle, à moitié détruit, lui faisait prendre une position inclinée, comme d'accablement et de douleur.

Plutôt qu'une forme impersonnelle (« il subsistait »), nous préférons ici conserver « une croix » comme sujet du verbe, ainsi que la répétition de l'idée de durée et de continuité, inscrite à la fois dans l'imparfait « *duraba* » et dans « *aún* » (qu'il ne fallait surtout pas confondre avec son homonyme non accentué, « aun »). Bien entendu, traduire par « une croix en marbre blanc » était également admis. « Socle » a été accepté pour « *pedestal* », et « voûtée », « courbée » pour « *inclinada* » ; en revanche, « à demi-détruit » ou « mi-détruit » sont des calques qui ont été sanctionnés. Quant à « *decaimiento* », toute traduction autre que « abatement » ou « accablement » a été rejetée : « affaissement », « affaiblissement », « décadence », « déchéance », etc., constituaient des faux-sens voire des contresens.

Notons que le « calque » consistant à traduire « *la hacía tomar* » par « *la faisait adopter » a été sévèrement sanctionné. La confusion entre pronom personnel complément d'objet direct (« la ») et pronom personnel complément d'objet indirect (« lui ») conduit ici à une grave faute de français ; nous invitons les candidats à revoir les règles d'usage de ces pronoms dans les deux langues¹³.

La puerta, antes abierta a todos de par en par, estaba ahora cerrada.

La porte, jadis grand ouverte à tous, était dorénavant fermée.

« Auparavant » ou « autrefois » étaient également convenables ici pour traduire « *antes* », et « maintenant » ou « à présent » pour traduire « *ahora* ». Mais l'expression qui a posé le plus de difficultés est « *de par en par* », que de très nombreux candidats ont traduite par « de part en part », sans prendre le temps, semble-t-il, de réfléchir au sens de chacune de ces expressions. Rappelons en effet qu'en espagnol « *de par en par* » signifie « *completamente* » « *enteramente* », alors qu'en français « de part en part » signifie « en pénétrant entièrement, en traversant d'un côté à l'autre ». Il fallait donc être vigilant et ne pas tomber dans le piège d'un « calque facile » qui éloignait grandement du sens original. « Grande ouverte » et « ouverte en grand » ont également été acceptés.

Las fuerzas de Stein le abandonaron, y cayó medio exánime en un banco de piedra pegado a la pared cerca de la puerta

Stein perdit toutes ses forces, et il tomba à moitié inanimé sur un banc de pierre adossé au mur près de la porte.

La traduction proposée pour ce début de segment permettait de se focaliser davantage sur le personnage principal et son épuisement, et était préférable à une traduction littérale. Les candidats

¹² Maurice GREVISSE, *Le français correct, Guide pratique des difficultés*, (troisième édition). Chap IV, § 776. « En principe, le nom qui, dans la relative, a *dont* pour complément déterminatif ne reçoit pas l'adjectif possessif ; on ne dira pas : L'enfant dont son jouet est cassé : il y aurait pléonasme. »

¹³ BEDEL, 2019, p. 97 et suivantes, chapitre II § 62 « Pronoms complément atones »

attentifs auront remarqué ensuite une répétition non fortuite (le parallélisme entre Stein et le « géant inanimé » qu'incarne le clocher, évoqué quelques lignes auparavant, était palpable) : il était donc nécessaire de reprendre ici le terme déjà utilisé à la séquence 10 pour traduire « *exánime* ». La traduction de « *cerca* » a donné lieu à quelques faux-sens : c'est en effet le banc (« en pierre » ou « de pierre ») qui est près de la porte, et non le mur ; traduire par « proche de la porte » entraînait donc un écart de sens, car l'adjectif « proche » se rapportait alors au mur. L'emploi de ce même adjectif pour traduire « *pegado* » a, quant à lui, été refusé : il fallait lui préférer « adossé » ou « accolé ».

El delirio de la fiebre turbó su cerebro; pareciale que las olas del mar se le acercaban, cual enormes serpientes, retirándose de pronto y cubriéndole de blanca y venenosa baba;

Le délire de la fièvre troubla son cerveau ; il lui semblait que les vagues de la mer se rapprochaient de lui tels d'énormes serpents, se retirant soudain et le couvrant d'une bave blanche et venimeuse ;

On notera tout d'abord l'accord de « tels » avec le terme qui suit¹⁴ (ici, « serpents »), et non avec celui qui fait l'objet de la comparaison (ici, « les vagues »). L'erreur lexicale la plus courante a été de traduire « *venenosa* » par « vénéneuse », adjectif qui s'applique aux plantes et végétaux ; la comparaison avec les serpents devait conduire au choix du terme « venimeux ». Il fallait conserver le terme « bave », et ne pas chercher à expliciter la métaphore par l'emploi de « écume » ; il fallait cependant veiller à l'antéposer aux adjectifs en français. Le calque de construction « *il lui paraissait que » a été sanctionné, car il est grammaticalement impropre ; il fallait néanmoins traduire le pronom « *le* » (« *se le acercaban* »), en précisant « de lui » (« se rapprochaient de lui »). Les traductions privilégiant la soudaineté (« soudain », « subitement », « soudainement ») ont été préférées à celles retranscrivant l'immédiateté (« immédiatement », « aussitôt », etc.), la rapidité (« très vite », « dans l'instant », etc.) ou la brutalité (« brusquement »). L'emploi du gérondif « en le recouvrant » ou « en s'éloignant » a été sanctionné : il ne s'agissait pas de compléments circonstanciels de manière en espagnol, mais d'actions (postérieures à « *se le acercaban* »), que seul, le participe présent en français pouvait retranscrire.¹⁵

que la luna le miraba con pálido y atónito semblante; que las estrellas daban vueltas en rededor de él, echándole miradas burlonas.

que la lune le regardait, la mine pâle et stupéfaite, que les étoiles tournoyaient autour de lui, en lui lançant des regards moqueurs.

Ce passage a été source d'erreurs récurrentes, tant au niveau lexical que grammatical. Ainsi, la pâleur ne pouvant s'appliquer au terme « air » et la préposition « avec » étant incorrecte pour introduire le terme « mine », la solution la plus recevable était la mise en apposition de « mine ». Le jury a apprécié les adjectifs plus précis que « surpris » ou « étonné », et a accepté tout adjectif retranscrivant une grande surprise : « stupéfaite », « interloquée », « médusée », « effarée », etc. « Blafarde » et « blême » étaient aussi possibles pour traduire « *pálido* ». La proposition « tournaient tout autour » était également possible pour rendre « *daban vueltas alrededor* ».

Oía mugidos de toros y uno de estos animales salía de detrás de la cruz y echaba a los pies del calenturiento su pobre perro, despedazado.

Il entendait des mugissements de taureaux et l'un de ces animaux sortait de derrière la croix et jetait aux pieds de l'enfiévré son pauvre chien, dépecé.

Cette phrase a souvent posé des problèmes lexicaux ; si les taureaux (terme dont l'orthographe en français n'était pas connue de tous les candidats) peuvent émettre des « mugissements », des « meuglements » ou encore des « beuglements », ils ne peuvent en revanche « rugir » ou « vagir » ; les termes « rugissements » et « vagissements » ont donc été sanctionnés. Quant au terme « *calenturiento* », il a donné lieu à toutes sortes de traductions farfelues autour de l'idée de chaleur ou de feu : « encensoir », « réchaud » ou même « radiateur », pour ne citer que trois exemples, ont été

¹⁴ GREVISSE et GOOSSE, 2008, p. 292 : « *Tel*, qui est toujours en tête de proposition absolue (§258), s'accorde normalement avec le nom qui suit » ; les auteurs précisent néanmoins : « Sous l'influence de *tel que*..., on trouve souvent l'accord, non avec le terme qui suit *tel*, mais avec celui qui fait l'objet de la comparaison, notamment chez des auteurs qui suivent ailleurs l'autre principe, ce qui semble montrer qu'ils sont peu attentifs à cet accord purement graphique, qui varie d'ailleurs d'une édition à une autre. » (C'est nous qui soulignons).

¹⁵ GREVISSE et GOOSSE, 2008, p. 1149 à 1153 : « *En* n'est guère possible quand il n'y a pas concomitance avec le fait principal (ce que le partic. présent accepte, § 923, R1) ; « Plus rarement, placé en fin de phrase, il [le participe présent] indique un fait postérieur : *Je m'assoupis, m'éveillant à l'arrêt du train.* ». »

couramment trouvés dans les copies, bien que cela n'ait pas ou peu de sens. Il fallait bien entendu comprendre que c'était Stein, affaibli, délirant, touché par la fièvre, qui était désigné par ce terme. « L'enfiévré », « l'homme fiévreux/fébrile » ou « le fiévreux » ont été acceptés. Pour « *despedazado* », « en pièces » et « en morceaux » étaient des faux-sens, et « déchiré » un contresens.

La cruz misma se le acercaba vacilante, como si fuera a caer y abrumarle bajo su peso.
La croix elle-même se rapprochait de lui vacillante, comme si elle était sur le point de tomber et de l'écraser sous son poids.

Il ne fallait pas oublier le tiret dans l'orthographe de « elle-même », ni calquer en proposant « *la croix même », ou produire un non-sens en écrivant « la propre croix ». Comme à la séquence 14, le pronom « *le* » était à traduire (« de lui »). « Chancelante » a également été accepté pour « *vacilante* » ; mais « titubante » et « tremblante » ont été considérés inexacts, et « hésitante » représentait un important contresens. Le jury a accepté également les propositions « s'approchait de lui », « comme si elle allait tomber » et « accabler sous son poids ».

¡Todo se movía y giraba en rededor del infeliz!

Tout se mouvait et tournait autour du malheureux !

Nous proposons ici « tournait » pour ne pas créer une répétition qui n'existe pas dans le texte original, le verbe « tourner » ayant déjà été employé quelques lignes plus haut (séquence 15). Pour « *movía* », « bougeait » était également possible ; mais « s'agitait » ou « remuait » étaient maladroits.

Pero en medio de este caos, en que más y más se embrollaban sus ideas, oyó no ya rumores sordos y fantásticos,

Mais au milieu de ce chaos, où ses idées s'embrouillaient de plus en plus, il entendit non plus des rumeurs sourdes et fantastiques,

L'orthographe du mot « chaos » était méconnue de certains candidats. Le verbe « *embrollar* » a donné lieu à des faux-sens (« se mélangeaient », « se brouillaient », etc.). La traduction de « *oyó no ya* » a entraîné parfois une grosse faute de construction via l'ajout de l'adverbe « ne » devant le verbe (« *il n'entendit non plus ») ; quant à traduire par « il n'entendit plus », cela constituait un important contresens. Il était possible de mettre « rumeur » au singulier, et de traduire « *en que* » par « dans lequel ». Mais « dans lequel de plus en plus s'embrouillaient ses idées » était un calque malvenu de la syntaxe initiale. Il n'est peut-être pas inutile, la faute ayant été commise, de rappeler la différence entre « ses », déterminant adjectif possessif, et « ces », déterminant adjectif démonstratif.

cual tambores lejanos, como le habían parecido los latidos precipitados de sus arterias, sino un ruido claro y distinto, y que con ningún otro podía confundirse: el canto de un gallo.

tels des tambours lointains, comme les battements précipités de ses artères lui en avait donné l'impression, mais un bruit clair et distinct, et qu'on ne pouvait confondre avec aucun autre : le chant d'un coq.

Cette séquence finale a entraîné des propositions parfois fort confuses, conduisant à des propos dénués de sens, comme par exemple des propositions contenant des doubles négations : « *qu'on ne pouvait pas confondre avec aucun autre ». Mais c'est surtout la traduction de « *como le habían parecido los latidos precipitados de sus arterias* » qui a entraîné des traductions incongrues, notamment le calque « *comme lui avaient semblé/paru les battements précipités de ses artères ». Le jury a, en revanche, accepté toute proposition judicieuse comme « auxquels il avait identifié les battements précipités de ses artères ». Le sujet du verbe « *podía confundirse* » pouvait être interprété de deux façons ; l'on pouvait considérer que le bruit (« *un ruido* ») était le sujet identifiable, et traduire « qui ne pouvait se confondre » ou « qui ne pouvait être confondu » ; l'on pouvait aussi comprendre la construction pronominale comme l'expression de l'indétermination, et choisir d'employer en français le pronom indéfini « on ». L'emploi de l'article défini contracté « du » était un contresens ici : il ne s'agissait pas du « chant du coq », mais du « chant d'un coq » quelconque et non identifiable, introduit donc par un article indéfini.

4. Conclusion

Nous ne pouvons que renouveler les conseils déjà prodigués dans les rapports de jury des sessions antérieures. Les candidats sont invités à les consulter, leur prise en compte devant faire partie intégrante de la préparation à ce concours exigeant. La meilleure traduction n'est pas un exercice de style, mais de justesse. Nous invitons donc les candidats à s'exercer de façon régulière et méthodique, en s'appuyant notamment sur des ressources grammaticales. Une préparation sérieuse se voit dans la rigueur de la forme et dans la précision du fond. Nous avons eu le plaisir de lire des copies d'un très bon niveau, révélatrices d'une lecture attentive des rapports de jury et d'une mise en application scrupuleuse des conseils qui y sont donnés. Nous encourageons les candidats à suivre ce chemin et leur souhaitons de réussir.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE POUR L'ÉPREUVE DE TRADUCTION

Manuels de thème et de version :

- Jean BOUCHER, *Fort en version*, Rosny, Bréal, 2001.
- Alain DEGUERNE et Rémi LE MARC'HADOUR, *La version espagnole*. Licence/Concours, Paris, Nathan, 1999-2001.
- André GALLEGRO, *Thèmes espagnols*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2005.
- Françoise GARNIER, Natalie NOYARET, *La traduction littéraire guidée du premier cycle aux concours*, Nantes, Éditions du Temps, 2004.
- Henri GIL, Yves MACCHI, *Le thème littéraire espagnol*, Paris, Armand Colin, 2005.
- Christine LAVAIL, *Thème espagnol moderne*, Paris, PUF, 2010.
- Denis RODRIGUES, *Manuel de traduction. I- Du français vers l'espagnol*, Rennes, PUR, 2021.
- Denis RODRIGUES, *Manuel de traduction. II- De l'espagnol vers le français*, Rennes, PUR, 2021.

Dictionnaires de langue espagnole :

- Real Academia Española, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 2001 (22a edición). Consultation gratuite sur le site <https://dle.rae.es/>
- Real Academia Española, *Diccionario panhispánico de dudas*, Madrid, Santillana, 2005. Consultation gratuite sur le site : <http://www.rae.es>
- Real Academia Española, *Diccionario de americanismos*. Consultation gratuite sur le site <http://lema.rae.es/damer/>
- María MOLINER, *Diccionario de uso del español*, Madrid, Gredos, 2007. 2 volumes.
- Manuel SECO, Olimpia ANDRÉS, Gabino RAMOS, *Diccionario del español actual*, Madrid, Aguilar, 1999, 2 volumes.

Dictionnaires de langue française :

- Émile LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette, 1876 (1ère édition). En consultation libre sur <http://littre.reverso.net>
- Josette REY-DEBOVE et Alain REY (dir.), *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1998.
- *Grand Robert de la Langue française*, dir. A. Rey, Paris : Dictionnaires Le Robert, 2001, 6 volumes.
- Trésor de la langue française informatisé. Désigné ici sous l'abréviation TLF. En consultation libre sur: <http://www.cnrtl.fr>

Dictionnaires bilingues :

- *Grand Dictionnaire bilingue*, Paris, Larousse, 2007.
- Denis MARAVAL, Marcel POMPIDOU, *Dictionnaire espagnol-français*, Paris, Hachette, 1984.

Grammaires et manuels de langue espagnole :

- Emilio ALARCOS LLORACH, *Gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe, 1994.
- Jean-Marc BEDEL, *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris, PUF, 2010.
- Jean-Marc BEDEL, *Nouvelle Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris, PUF, 2019.
- Michel CAMPRUBI, *Etudes fonctionnelles de grammaire espagnole*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2001.
- Jean COSTE et Augustin REDONDO, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, Paris, Sedes, 1965.
- Pierre GERBOIN, Christine LEROY, *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, Paris, Hachette, 2014.
- Samuel GILI GAYA, *Curso superior de sintaxis española*, Barcelona, Vox, 1993.
- José MARTÍNEZ DE SOUSA, *Manual de estilo de la lengua española*, Gijón, Trea, 2001.
- Bernard POTTIER, Bernard DARBORD, Patrick CHARAUDEAU, *Grammaire explicative de l'espagnol*, Paris, Armand Colin, 2005.
- Manuel SECO, *Diccionario de dudas y dificultades de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe, 2002.
- Real Academia Española/Asociación de Academias de la Lengua Española, *Ortografía de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe, 2010.
- Real Academia Española, *Nueva gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe, 1999. (2009). En consultation libre sur <http://aplica.RAE.es/grweb/cgibin/buscar.cgi>
- Marca LASCANO, *Quand les grenouilles auront des poils*, Paris, Ellipses, 1996.

Grammaires du français et autres ouvrages utiles :

- Bescherelle. *La conjugaison pour tous*, Paris, Hatier, 2012.
- Delphine DENIS et Anne SANCIER-CHATEAU, *Grammaire du français*, Paris, Livre de Poche, 1997.
- Jean DUBOIS et René LAGANE, *La nouvelle grammaire du français*, Paris, Larousse, 1991.
- Maurice GREVISSE et André GOOSSE, *Le bon usage*, De Boeck Université, 2008 (14^e édition).
- Martin RIEGEL, Jean-Christophe PELLAT, René RIOUL, *Grammaire méthodique du français*, 1994, Paris, PUF, 2009 (7^e édition).
- René-Louis WAGNER et Jacqueline PINCHON, *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette Éducation, 1962.
- Adolphe V. THOMAS, *Dictionnaire des difficultés de la langue française*, Paris, Larousse, 1956.

Linguistique et traduction :

- Albert BELOT, *Espagnol. Mode d'emploi, pratiques linguistiques et traduction*, Paris, Ellipses, 1997.
- Henri BÉNAC, *Dictionnaire des synonymes*, Paris, Hachette, 1998 (1956).
- Albert BENSOUSSAN, « *La traduction, miroir des langues* », Atala, n°21, 2021.
- Édouard et Odette BLED, *Cours supérieur d'orthographe*, Paris, Classiques Hachette, 1954.
- Jean-Pierre COLIGNON, *Un point c'est tout ! La ponctuation efficace*, Paris, Victoires - Éditions, 2004.
- Jean-Paul COLIN, *Dictionnaire des difficultés du français*, Paris, Dictionnaire Le Robert, 1994.
- Jean GIRODET, *Dictionnaire Bordas. Pièges et difficultés de la langue française*, Paris, Bordas, 2007.
- Maurice GREVISSE, *Le français correct : guide pratique*, Bruxelles, De Boeck, 2009 (5^e édition).

EPREUVE D'EXPLICATION DE CHOIX DE TRADUCTION

Rapport établi par M. Olivier Iglesias

I. Bilan et impression d'ensemble de la session 2022

Pour cette session 2022, la moyenne des résultats de cette sous-épreuve connaît une hausse importante par rapport à l'épreuve de la session précédente. En 2021, la moyenne de la sous-épreuve de choix de traduction était de 4,18/20. Lors de cette session 2022, la moyenne monte à 6,26/20, soit deux points de plus. Le jury ne peut que se réjouir de cette nette augmentation qui semble être le reflet d'une meilleure préparation.

Cependant, les résultats sont toujours très hétérogènes et il est nécessaire de nuancer légèrement les précédentes réjouissances du jury. En effet, le sujet de cette année portait sur une question extrêmement classique (l'expression du sujet indéfini), question dont les candidats maîtrisent probablement mieux certains aspects que lorsqu'il s'agissait de questions d'ordre plus syntaxique comme celles concernant les propositions subordonnées relatives (sujet 2020) ou conjonctives (sujet 2021). Cela explique qu'il y a moins de notes très basses : la moitié des candidats a obtenu 5,9 (la note médiane était de 3,25 en 2020). La plupart des candidats, en raison de leur pratique quotidienne, ont forcément des éléments à apporter sur cette question du sujet indéfini. Malgré tout, il faut souligner que les excellentes copies sont encore trop rares, et surtout, plus rares encore que lors de la session 2020, par exemple, session au cours de laquelle 11 copies avaient atteint plus de 16 sur 20 contre 3 uniquement lors de cette session 2022.

C'est pourquoi, malgré l'augmentation certaine et encourageante de la moyenne, nous estimons que beaucoup trop de candidats ne préparent pas avec assez de sérieux cette sous-épreuve, pourtant extrêmement importante pour la note finale de l'épreuve de Traduction.

Pour illustrer cela, soulignons que près de 6% (38 copies sur 676) des candidats n'ont pas du tout traité la question du choix de traduction. Le jury refuse de croire que la question était trop complexe pour ces candidats. La raison la plus cohérente serait alors une mauvaise gestion du temps, qui pourrait s'interpréter comme le résultat d'une mauvaise préparation de l'épreuve complète de traduction, ou alors comme l'absence de prise de conscience de la part de certains candidats de l'importance de cette sous-épreuve.

Une autre hypothèse consisterait à penser que les candidats considèrent qu'il s'agit d'une sous-épreuve trop difficile voire inaccessible. Ce constat a déjà été fait lors de précédents rapports de jury. Rappelons donc que cette sous-épreuve n'est pas une épreuve de linguistique, qu'elle ne demande pas une connaissance parfaite de la terminologie linguistique théorique. Ce n'est pas cela que l'on demande aux candidats de l'agrégation interne. Malgré tout, le jury considère qu'il est absolument nécessaire pour des enseignants du secondaire de maîtriser la grammaire espagnole, mais également la grammaire française.

Nous tenons ici à rappeler ce qui a été écrit à ce sujet dans le rapport de la session 2021 (p. 35) :

« Aux candidats effrayés par l'épreuve, nous tenons à répéter que l'exercice n'est pas un exercice de linguistique pour lequel il serait demandé d'étudier scientifiquement un phénomène, en ayant recours à des outils conceptuels complexes. Il s'agit avant tout d'une épreuve destinée à évaluer la capacité de l'enseignant à décrire un fonctionnement grammatical dans deux systèmes linguistiques différents, le français et l'espagnol – qui se trouvent correspondre à la langue source et à la langue cible des apprenants –, à en souligner les points de convergence et de divergence. »

II. Descriptif de l'épreuve, rappels méthodologiques et remarques concernant cette session

La sous-épreuve d'explication de choix de traduction propose aux candidats d'identifier un morphème ou une structure grammaticale souligné dans le texte (de thème ou de version), d'en présenter le fonctionnement dans la langue source et dans la langue cible pour enfin, en prenant appui sur cet exposé théorique, justifier la traduction des séquences,

Cette sous-épreuve suit donc un plan établi clair et explicite en quatre parties dont l'enchaînement logique permet de constituer une démonstration. Pour rappel, ces quatre parties sont les suivantes :

1. Identification de la ou des structures et problématique ;
2. Fonctionnement dans la langue source ;
3. Fonctionnement dans la langue cible ;
4. Justification du choix de traduction.

Il semble que de plus en plus de candidats respectent ce plan cohérent et décrit dans tous les rapports du jury de l'agrégation interne d'espagnol. Nous ne pouvons que nous en féliciter.

Cependant, encore trop de candidats en négligent certaines, dont, principalement, la partie de la description du système du français (ici, la langue source) ; nous y reviendrons.

Dans la partie consacrée à l'identification, le jury n'a pas observé de réponses farfelues, ceci étant probablement dû au fait qu'il s'agissait d'une question relativement simple. Pour autant, il fallait bien évidemment utiliser une terminologie basique adéquate et ne pas faire l'impasse sur la bonne utilisation du terme « pronom ».

La problématisation est une étape importante de cette première partie. Comme cela apparaît dans d'autres rapports de jury, il ne s'agit pas de présenter cette problématique sous l'angle de la traduction, chose extrêmement tentante dans le cadre de ce sujet puisque l'immense majorité des manuels scolaires évoquent « la traduction de 'on' ». Le système français ne peut ni ne doit être présenté comme base du système espagnol. En effet, d'un point de vue linguistique, la langue française n'est en aucun cas le point de départ ou la référence à partir de laquelle se construit l'espagnol (ou vice-versa). Bien que traditionnellement cette question soit souvent présentée sous le prisme de la traduction dans les manuels scolaires, il est pourtant extrêmement aisé de le faire de manière plus neutre sans placer une langue au-dessus de l'autre. Ne pas parvenir à problématiser simplement en parlant de l'expression du sujet indéfini dans les deux langues, montre qu'il existe encore des difficultés pour certains candidats à bien saisir l'intérêt de cette sous-épreuve et d'avoir une réflexion linguistique et grammaticale sur les deux langues placées sur le même plan.

Après l'identification et la problématisation, les candidats doivent donc décrire les deux systèmes (ici, de l'expression du sujet indéfini). Cet exposé théorique est la partie la plus importante de l'épreuve : en ce sens, il se doit d'être le plus précis et complet possible, sans oublier de donner des exemples qui illustrent les différents contextes analysés.

En ce qui concerne la description du système en langue source (ici, le français), nous rappelons l'importance de sa description dans cette sous-épreuve. Trop de candidats se sont contentés d'écrire des évidences très superficielles et se sont donc limités à dire que le pronom « on » pouvait désigner une généralité ou alors être l'équivalent du pronom « nous ». Il faut que les candidats comprennent qu'on ne peut se contenter d'une description aussi superficielle dans cette partie de l'épreuve. Ce n'est pas parce qu'il n'y a qu'une forme pour exprimer l'indétermination du sujet en français¹⁶ que cela exempte les candidats de décrire son fonctionnement tant sur le plan sémantique avec des exemples montrant l'emploi de « on » avec différents degrés d'indétermination que morphosyntaxique, en s'interrogeant par exemple sur son fonctionnement : « on » fonctionne comme un pronom sujet, donc avec plusieurs propriétés similaires à ceux-ci, mais présente également des différences avec les pronoms sujets qu'il fallait remarquer. Les candidats doivent comprendre que, bien qu'ils soient enseignants d'espagnol, le concours permet aussi d'évaluer leurs connaissances grammaticales du français, connaissances toujours utiles pour l'explication de faits de langue en classe : la comparaison des deux grammaires ne peut être qu'un atout pour bien faire comprendre les choses aux élèves. Pour cela, la connaissance, la capacité à comprendre et à transmettre les particularités de la grammaire française est nécessaire. Le jury est conscient que, dans le contexte d'un concours et celui d'une épreuve mêlant traduction dans les deux langues et une question de grammaire, il peut être très délicat de penser à tout cela. C'est donc pendant la préparation à l'épreuve qu'il faut réfléchir à ces questions. Ce qu'on demande aux candidats est accessible à tous, encore faut-il prendre le temps de bien préparer toutes les questions et surtout de ne pas éluder le système français.

Quant à la description du système espagnol, elle a été beaucoup mieux réussie. Malgré cela, il est assez surprenant que certains collègues en poste maîtrisent si mal un fait de langue si commun et auquel ils sont si souvent confrontés en classe. Pour beaucoup, la connaissance du système espagnol est très partielle : « se » serait « général », « la troisième personne du pluriel » serait plus indéterminée, etc. On se contente alors des deux ou trois petites phrases qu'on donne aux élèves en cours, mais cela est insuffisant. Pour d'autres, les confusions sont bien plus importantes et on considère que c'est la troisième personne du pluriel qui présente une vérité d'ordre général (ce qui peut être vrai, mais qui n'est pas le cas le plus fréquent), tout en donnant comme exemple un fait qui n'est absolument pas le reflet d'une vérité d'ordre général, mais une action ponctuelle réalisée par un sujet qu'on ne veut pas identifier (« le habían fotografiado »). De plus, beaucoup trop de réponses incluent « nosotros » en espagnol alors qu'il n'est absolument pas indéterminé. Certains exposés étaient donc en contradiction avec la problématique qui avait pu être donnée correctement quelques lignes plus haut. Le jury a accepté une référence au « on » défini français alors même que cela ne s'ajustait pas à la problématique, parce que, dans le texte, parmi les occurrences non soulignées, nous pouvions retrouver un « on » défini (mais pas dans les soulignées). En revanche, se référer à

¹⁶ En réalité, il y en a d'autres : trop peu ont pensé à la possibilité d'utiliser la deuxième personne du singulier ou du pluriel en français.

« nosotros » relevait du hors sujet puisqu'il ne s'agit en aucun cas d'un pronom indéterminé et qu'il n'y avait pas, dans les formes soulignées, de forme équivalente en français. Trop rares sont les candidats qui ont pensé à d'autres manières d'exprimer l'indétermination du sujet dans les deux langues grâce à des pronoms indéfinis tels que « alguien » / « quelqu'un », « nadie » / « personne », des groupes nominaux tels que « la gente » / « les gens » ainsi que la deuxième personne.

Cet exposé théorique débouche sur la dernière partie dans laquelle le candidat propose une traduction basée sur tout ce qu'il aura énoncé auparavant. Si l'exposé théorique est bien réalisé, cette dernière partie ne doit donc poser aucun problème aux candidats. Le problème est que l'exposé théorique est parfois superficiel, d'autres fois, inexact, ce qui provoque des réponses mal argumentées ou tout simplement incorrectes. Comme nous le constaterons maintenant, plusieurs réponses étaient envisageables et acceptables. Cependant, toute proposition de traduction se doit d'être correctement justifiée. Une justification du type « comme nous l'avons expliqué dans l'exposé théorique » est évidemment inacceptable. Les candidats doivent, en reprenant ce qui a été dit dans leur exposé, présenter pourquoi ils choisissent une variante plutôt qu'une autre.

III. Corrigé de la question

Voici les quatre segments avec les éléments soulignés :

- **On** ne pouvait imaginer comment cela viendrait
- Elle lui gardait un souvenir tendre et fidèle, avec ses bouffées de regret poignant où **l'on** se dit : « S'il avait vécu... »
- **On** parlait de lui, son portrait se trouvait à la place d'honneur...
- Dans ce village de l'arrière où **on** l'avait photographié une semaine avant sa mort

1. Identification :

Les quatre formes soulignées correspondent à l'emploi du **pronom (personnel) indéfini** « on », dont la fonction est celle d'être **sujet** d'un verbe (conjugué à **la troisième personne du singulier**).

Dans ce texte, « on » fonctionne d'abord comme sujet du verbe « pouvoir » conjugué à l'imparfait de l'indicatif, ensuite, du verbe pronominal « se dire » conjugué au présent de l'indicatif, ensuite de « parler » à l'imparfait de l'indicatif et enfin de « photographier » au plus-que-parfait de l'indicatif.

Il conviendrait d'expliquer le terme indéfini ici pour montrer que le candidat sait de quoi il parle et qu'il ne s'agit pas simplement de la régurgitation d'une terminologie apprise par cœur. Le terme « indéfini » signifie ici qu'on ne désigne pas directement la personne (ou les personnes) qui sont le sujet du verbe. Le locuteur, employant ce type de pronom ne veut pas (ou ne peut pas) déterminer l'identité exacte du sujet.

Il peut exister différents degrés de cette indétermination (avec un locuteur plus ou moins inclus dans les possibles sujets). Il est important de faire référence aux différents degrés d'indétermination du pronom « on » dès cette première partie : cela montre en effet que le candidat a bien perçu les implications et enjeux du sujet.

Le jury a bonifié les réponses des candidats qui rappelaient ce qu'est un pronom personnel. Le pronom personnel est un pronom qui renvoie à la personne (grammaticale) qui réalise (ou subit) l'action. Cette remarque a été bonifiée du fait que dans la *Grande Grammaire du Français*, notamment, « on » n'est pas présenté comme un pronom personnel, mais simplement comme un pronom indéfini (contrairement à la GMF qui décrit les emplois de « on » au sein des pronoms personnels).

Problématique :

Comme cela a déjà été indiqué plus haut, il convient d'éviter une problématique axée sur l'unique aspect de la traduction. En effet, l'intérêt de parler uniquement de « traduction de 'on' » limite l'accès à ce fait de langue ici. Tout d'abord, parce qu'il n'y avait aucun « on » défini. Ensuite, parce que cela implique que le candidat ne s'interroge pas sur les autres manières d'exprimer l'indétermination du sujet, or, nous le verrons, en espagnol on pourra évoquer d'autres possibilités que les fameuses trois traductions de « on » que l'on retrouve dans l'immense majorité des manuels scolaires qu'utilisent les candidats dans leur pratique.

Voici une problématisation qui nous semble plus pertinente :

« Nous allons nous interroger sur l'expression du sujet indéterminé en français et en espagnol en présentant les différences et similitudes des deux systèmes. »

2. Explication du système dans la langue source (français)

Comme cela a déjà été dit, le risque avec un sujet portant sur « on » consistait à réaliser des exposés extrêmement superficiels. Les candidats pensent, en effet, que le seul intérêt de la question est la description du système espagnol puisqu'en français, on n'utiliserait que « on » (ce qui est bien évidemment loin d'être le cas). Le fait qu'il y ait moins de diversité dans l'expression de l'indétermination du sujet en français qu'en espagnol n'exempte pas les candidats de connaître et de décrire le système français (et les emplois du « on » indéfini) aussi précisément que possible. Il est important, donc, que les candidats montrent que « on » peut avoir en français différents degrés d'indétermination.

Dans cette proposition de corrigé, nous proposons un découpage selon les propriétés sémantiques de « on », puis selon ses propriétés morphosyntaxiques ; ce, pour deux raisons : tout d'abord pour plus de clarté dans l'exposé, ensuite pour que les candidats comprennent bien que dans tout exposé sur un fait de langue, il faut prendre en compte les différentes dimensions linguistiques de celui-ci. Les propriétés sémantiques de « on » sont sans aucun doute les plus évidentes et les plus pertinentes, mais il était intéressant ici de s'attarder également sur les propriétés morphosyntaxiques de ce pronom si particulier.

Le jury tient à rappeler ici que les candidats doivent illustrer chaque emploi décrit avec des exemples.

2.1. Propriétés sémantiques

2.1.1 le « on » indéfini :

Puisqu'on n'a qu'une seule forme pronominale pour exprimer l'indétermination du sujet, cela signifie que le pronom « on » possède différentes valeurs selon le contexte.

a) le « on » indéfini existentiel¹⁷ :

« Dans son emploi existentiel, *on* peut être paraphrasé par 'quelqu'un', 'quelques-uns' ou 'des gens'. La phrase décrit une situation particulière, ou la répétition d'une situation type dans des temps et lieux particuliers » (GGF 1071-1072). En d'autres termes, rien ne permet d'identifier le sujet : le pronom peut se référer à **un seul individu non identifiable** (qui, de fait, ne peut donc être ni le locuteur ni son interlocuteur, comme avec « quelqu'un » qui peut paraphraser « on » ou « personne » qui peut également se substituer à « on » dans une phrase négative : *On ne t'a pas laissé de message ce matin*. « Personne ne t'a laissé de message ce matin ») ou à des groupes dont l'identité reste floue. Dans ce dernier cas, à nouveau le locuteur et l'interlocuteur ne peuvent faire partie des sujets possibles puisque l'identité des sujets possibles reste floue.

Exemples : *On te demande à l'accueil / On frappe à la porte*

On a pillé le palais.

Les remarques montrant la proximité sémantique entre le « on » existentiel et la voix passive ont été bonifiées par le jury. En effet, le « on » existentiel « joue le même rôle, dans le discours, que les phrases au passif sans agent, qui sont plus formelles : *on a pillé le palais = le palais a été pillé* ». (GGF)

b) le « on » indéfini générique

« Dans son emploi générique, *on* peut être paraphrasé par 'les gens' » (GGF 1072). Cet emploi implique que l'action désignée par le verbe peut être réalisée (ou a pu être réalisée) par n'importe qui, car une majorité des gens concernés est susceptible d'être le sujet de ce verbe (y compris le locuteur lui-même, même si cela n'est pas dit).

Contrairement au « on » existentiel, donc, le sujet de l'action ne peut pas être unique, il y a toujours potentiellement un nombre pluriel de sujets/d'agents possibles puisque cela concerne la majorité des gens.

Exemples : *On a toujours besoin d'un plus petit que soi.*

On entre et on sort comme on veut, dans cette exposition.

Pendant des siècles, on a lavé le linge au lavoir. (même si le locuteur n'est pas inclus, ici, nous sommes face à une généralité et une réalité qui concernait la majorité des femmes d'une époque).

¹⁷ Il s'agit de la terminologie utilisée dans la GGF (1071-1072).

2.1.2 le « on » personnel : (Cf GMF 364-365)

L'indétermination de ce pronom le rend apte à remplacer tous les autres pronoms personnels sujets :
– « Le français moderne manifeste (surtout à l'oral) une forte tendance, condamnée par les puristes, à remplacer par *on* le pronom *nous* [...]. Il recouvre tous les emplois de *nous*, y compris celui du *nous* de modestie » (GMF., 364)

N.B. La reprise reste *nous* : *Nous, on veut bien.*

– « L'emploi de *on* à la place de *tu* ou de *vous* estompe le rapport direct que ces deux pronoms instaurent entre le locuteur et son ou ses interlocuteurs : *Alors, on fait la forte tête ?* » (364)

– « Dans *On fait aller / On fait ce qu'on peut* en réponse à *Comment ça va ?*, le locuteur s'autodésigne tout en se confondant dans la masse anonyme de ses semblables évoquée par le pronom indéfini ». (365)

– Substitué à *il(s)*, *elle(s)* anaphoriques, *on* marque également une distance, parfois ironique, avec le référent de ces pronoms : *Je les avais prévenues, mais on n'a pas voulu m'écouter.* (365)

Dès lors que les candidats évoquaient la tendance à employer « on » à la place de « nous » (et d'autres pronoms), il était important qu'ils précisent que ce « on », contrairement aux autres usages décrits plus tôt, n'est pas un « on » indéterminé.

2.2. Propriétés morphosyntaxiques du « on » indéfini

Comme nous l'avons déjà indiqué, il est important dans la description du système français, d'expliquer les propriétés morphosyntaxiques de ce pronom.

Il pouvait être utile de préciser les points communs de ce « on » avec les autres pronoms personnels sujets (rappelons que tous les grammairiens ne considèrent pas « on » comme un pronom personnel). Comme les autres pronoms personnels sujets, « on » est une forme dite **faible** (on parle également de clitique, dans le sens où il dépend phonologiquement et syntaxiquement d'un hôte, dans ce cas, le verbe, et qu'il doit obligatoirement s'attacher à lui). Par ailleurs, comme n'importe quel pronom personnel sujet, il est **placé devant le verbe conjugué** sauf en cas d'inversions de sujet (avec liaison obligatoire avec ajout possible d'un « t » euphonique si la forme verbale est terminée par une voyelle, comme avec « il(s) » et « elle(s) »). Comme les pronoms personnels sujets, **il ne peut être séparé du verbe que par une autre forme faible** (pronom complément ou négation).

Bien évidemment, on n'exigeait pas des candidats qu'ils indiquent toutes ces caractéristiques sans exception. Elles sont présentées dans ce rapport de jury pour illustrer les attendus dans ce genre de question. Il est important de présenter le système de la manière la plus précise possible. Si on parle de « on » comme pronom sujet, il semble important de le présenter et de le décrire à l'intérieur de ce paradigme, en le comparant aux autres formes de pronoms personnels sujets.

En plus des points communs, les candidats pouvaient également présenter les différences entre « on » et les autres pronoms personnels sujets. Par exemple, contrairement aux pronoms personnels sujet, il n'existe pas de forme spécifique disjointe (« moi, je ; toi, tu... *on, on »). Il faut noter que « nous, on » est évidemment possible, mais « on » n'est alors pas indéfini, mais bien personnel. Il n'existe pas non plus de forme spécifique pour les possessifs ni pour les pronoms compléments toniques (non disjoints), pour lesquels on peut utiliser les formes « nous, notre, nos, vous, votre, vos ». Avec « nous/notre », le locuteur s'inclut dans la collectivité désignée, alors qu'avec « vous/votre » il s'en exclut (LBU 754.e) : « on ne sait jamais ce qui se passe dans notre âme » (Proust).

Deux autres remarques morphosyntaxiques pouvaient être intéressantes. Dans un premier temps, il était utile de parler de l'accord entre le pronom « on » et le verbe. Celui-ci se fait toujours à la troisième personne du singulier (et au masculin pour les participes passés) lorsque le pronom « on » est un pronom indéfini : c'est tout à fait logique puisqu'en français actuel, c'est le masculin singulier qui est non marqué et donc, seul à pouvoir désigner un sujet indéfini (dont on ne ne connaît ni le genre ni le nombre). L'accord est cependant possible avec le sujet réel si le « on » n'est pas un indéfini : *Ma sœur et moi, on est parties ce matin.*

Par ailleurs, et d'autant plus parce que cette variante était présente dans les formes soulignées, il était important de parler de la forme « l'on » qui est une variante de « on » compatible avec toutes les interprétations (existentielle, générique ou « nous »). L'article « s'explique par l'origine nominale de « on » (<HOMO) ». Traditionnellement, on affirme que l'article permet d'éviter l'élision de l'introducteur « que » ou d'éviter un hiatus (avec les relatifs *où, qui, quoi*, le subordonnant *si*, les conjonctions *et, ou*). À noter également que cette variante est rare en début de phrase.

Enfin, pour terminer avec la description du système français, on pouvait préciser qu'il existe d'autres manières d'exprimer le sujet indéfini en français. C'est le cas de « tu » et « vous ». Ce faisant, on

implique fictivement son ou ses interlocuteurs (LBU : §655 2b). Ces formes sont réservées à la langue parlée. Il ne faut pas oublier de proposer au moins un exemple qui permettrait de comprendre que le pronom « vous » ou « tu » ne peut être interprété que comme un pronom indéfini :

« Un artisan décrivant son métier (à une ou plusieurs personnes qui ne sont pas appelées à l'exercer) : *Pour faire un manche d'outil, VOUS PRENEZ (ou TU PRENDS) du hêtre bien sec.* »

« Ou dans le désert du Nevada ! Oh oui, c'est ça. Tu sais, celui qu'on appelle la Vallée de la Mort. C'est insoutenable. **Tu** suffoques là-bas. » David Foerkinos, *Les souvenirs*

Ces dernières remarques n'étaient pas exigées aux candidats et ont été bonifiées. Néanmoins, le jury tient à préciser ici qu'il était plus cohérent de parler de « tu » et de « vous » pour exprimer l'indétermination du sujet (qui est, rappelons-le, la problématique de départ) que de parler de « on » comme équivalent de « nous », remarque qui s'éloigne de la problématique.

3. Système cible :

En espagnol, il n'y a **pas de morphème unique exprimant l'indétermination du sujet**, mais trois possibilités selon le degré d'indétermination du sujet :

1. 3^e pers pl

- On peut exprimer l'indétermination du sujet grâce à la troisième personne du pluriel. Il s'agit là du plus haut degré d'indétermination : le locuteur et son interlocuteur étant exclus des possibles sujets du verbe. « La tercera persona del plural puede adquirir un significado impersonal cuando alude bien a un sujeto desconocido, bien a un sujeto cuya referencia no interesa expresar » (GDLE : §27.2.2.2 1738)

Exemples : Vienen a recoger la ropa usada. / Llaman a la puerta.

Je ne sais pas qui peut être le sujet de l'action.

Me han instalado el ordenador esta tarde.

Je sais qui est le sujet, mais ce n'est pas pertinent.

On pouvait préciser ici qu'il est possible d'avoir recours à une paraphrase avec « alguien » (comme en français dans le cas des « on » existentiels où on peut paraphraser avec « quelqu'un »). C'était d'autant plus important que le recours à la paraphrase pouvait même être une des solutions de traduction.

- Le verbe doit **OBLIGATOIREMENT** être utilisé sans les pronoms sujets « ellos/ellas » qui rendraient le sujet du verbe personnel et non pas indéfini (avec un antécédent récupérable dans le discours, ce qui n'est pas le cas pour l'indéfini qui, par définition, n'a pas d'antécédent dans le discours).

D'ailleurs, la forme plurielle du verbe ne signifie pas que le sujet réel, l'agent, est forcément pluriel.

- L'interprétation de cette 3^e pers. du pl. n'est pas nécessairement existentielle non plus, donc pas forcément pour des faits ponctuels. La lecture peut tout à fait être **générique**. Cela peut concerner des actions habituelles desquelles le locuteur s'exclut (et exclut aussi son interlocuteur) : *En esta empresa se trabaja a destajo / En esta empresa trabajan a destajo.*

Dans la première, « je » fait partie des possibles sujets. Dans la deuxième, « je » est nécessairement exclu de ceux-ci.

Autre exemple (toujours issus de la GDLE 1740-41) : *Hablan español en España.*

2. se+ 3^e pers

Il s'agit là d'une forme exprimant le degré maximum de généralité (le locuteur peut être inclus ou exclu de l'action réalisée, il peut faire partie des sujets possibles du verbe).

Il exprime « une généralité, des faits considérés comme habituels, ou d'ordre général, comme par exemple, une possibilité, une obligation, une habitude » (*Linguistique espagnole*, Vatrican, 67)

Exemples: Se come bien en España.

Aquí no se trabaja mucho.

Contrairement à la 3^e pers du pluriel, cette forme n'exprime jamais un fait ponctuel.

Llamaron a la policía

mais pas **Se llama a la policía* (pour indiquer un fait ponctuel), cette dernière forme est possible s'il s'agit d'une généralité, mais il faudrait alors ajouter quelque chose : « se llama a la policía marcando el 091 ».

Le verbe peut se conjuguer soit à la troisième personne du singulier, soit à la troisième du pluriel. La raison est simple : il s'agit de deux constructions bien différentes.

Il y a une construction **strictement impersonnelle** et une construction dite **passive réfléchie** (on acceptait du candidat qu'il utilise la terminologie espagnole : *pasiva refleja*) selon la nature de l'élément qui accompagne le verbe :

- si l'élément qui accompagne le verbe n'est pas un substantif : *Aquí se vive muy bien.*
Construction strictement impersonnelle
- si le substantif désigne une entité non animée au singulier : *Aquí se edificó una casa.*
Interprétation impersonnelle ou passive réfléchie.
- si le substantif désigne une entité non animée au pluriel : *Aquí se construyeron muchos pisos.* On **préfère** la construction passive réfléchie (« muchos pisos » = sujet du verbe)
- si le substantif désigne une entité animée au singulier : *Durante esta legislatura no se vio mucho al Presidente.* Construction strictement impersonnelle (al presidente = COD du verbe).
- si le substantif désigne une entité animée au pluriel :

Se vio a muchos famosos en la fiesta. Impersonnelle (GN = COD)

Se elegirán los alcaldes por voto popular. Passive réfléchie (GN = sujet)

Quand le GN est animé et pluriel, majoritairement, on utilisera la structure impersonnelle (le GN est alors COD) : *Allí estaba la campana con que se llamaba a los trabajadores.*

Pourquoi ? A cause de la possible ambiguïté : *se llamaban los trabajadores* Cette peut être interprétée comme une réciproque (ils s'appelaient les uns les autres) ou comme une passive réfléchie.

3. Uno + 3^e pers sg

Cette dernière structure **généralement** consiste en une **généralisation d'une expérience personnelle**. On dit souvent qu'il s'agit d'un « je » déguisé car c'est souvent l'expérience du locuteur lui-même qui est généralisée. Cependant, on peut également prendre en compte l'expérience de son interlocuteur, voire même d'une tierce personne dont on parle.

Du fait qu'un des emplois de « uno » consiste en une généralisation d'une expérience personnelle, c'est la forme qui présente le **degré d'indétermination le plus faible** car il signifie que le locuteur (ou une autre personne déterminée) est fortement impliqué dans l'action décrite.

Caractéristiques morphosyntaxiques :

- en tant que pronom personnel fonctionnant comme sujet, on l'emploie une première fois et les verbes suivants seront uniquement conjugués à la troisième personne.
- Si on veut généraliser l'expérience personnelle d'une personne de sexe féminin (le locuteur, son interlocuteur ou une tierce personne), on peut tout à fait utiliser la forme féminine « una ».

Exemples :

Quando uno no duerme bastante, acaba el día muy cansado.

Quando una no duerme bastante, acaba el día muy cansada.

Par ailleurs, quand on a un **verbe pronominal**, si on veut que le sujet soit indéterminé, on ne peut pas utiliser la forme « se+3^e pers. ». On privilégiera alors cette dernière construction avec « **uno** » :

Exemple : Uno se tiene que arrodillar delante del rey.

Sans « uno » on interprétera nécessairement le sujet du verbe « arrodillarse » comme étant personnel et donc se référant à un antécédent récupérable dans le discours.

Dans ce dernier cas, l'utilisation de « uno » étant forcée, elle ne signifie pas que le locuteur s'implique nécessairement dans l'action.

Comme pour la description du système français, les réponses présentant d'autres manières d'exprimer le sujet indéfini étaient bonifiées. En espagnol, on trouve également la deuxième personne du singulier (mais pas le pluriel, contrairement au français) : *En esta vida, cuando tienes dinero, tienes el poder.*

Enfin, le jury pouvait également bonifier une remarque précisant que, comme en français, une structure impersonnelle peut avoir le même rôle dans le discours que le passif sans agent déterminé (lorsque l'interprétation est existentielle : « Robaron mi casa » / « Mi casa fue robada »).

4. Justification du choix de traduction :

1) On ne pouvait imaginer comment elle viendrait :

Il s'agit d'une généralité (Cf. notre remarque sur la lecture générique à la forme négative : on peut paraphraser cela en « personne ne pouvait imaginer »), raison pour laquelle il faudrait normalement privilégier l'emploi de « se+3^e pers. sg ». Cependant, une phrase du type : « no se podía imaginar » pourrait être ambiguë, surtout si dans le passage précédent « tous » a été traduit par « todo el mundo ». En effet, le verbe dans « no se podía imaginar » pourrait être interprété alors comme pronominal conjugué à la troisième personne du singulier (*imaginarse*). L'ambiguïté étant légère, on pouvait accepter cette traduction si l'emploi de « se » était convenablement justifié et qu'on faisait référence à cette possible ambiguïté. Dans le cas contraire, tous les points n'étaient pas attribués.

Nous avons également vu que la troisième personne du pluriel peut tout aussi bien avoir une lecture générique. Cependant, à nouveau, nous nous trouverions face à une ambiguïté évidente (le sujet pourrait alors être personnel, mais tacite, avec pour antécédent « los Aliados »). Pour éviter ces possibles ambiguïtés, nous considérons qu'il est plus pertinent d'utiliser « uno+3^e pers sg » (avec « imaginar » pronominal ou non) :

Uno no podía imaginar(se) cómo llegaría.

2) elle lui gardait un souvenir tendre et fidèle, avec ces bouffées de regret poignant où l'on se dit : « S'il avait vécu... »

Il s'agit également d'une généralité, et non pas d'un « on » existentiel (il ne s'agit pas d'une « action » ponctuelle, mais habituelle ici, une généralité). La troisième personne du pluriel pouvant, comme nous l'avons dit, avoir une lecture générique, pourrait être envisageable. Nous considérons que le nombre important de potentiels référents de 3^e personne rend son emploi ambigu. Par ailleurs, il est impossible, si on utilise en espagnol le verbe pronominal « decirse », d'utiliser la forme « se+3^e pers ». On utilisera donc **impérativement** uno + 3^e pers sg avec ce verbe :

guardaba de él un recuerdo tierno y fiel, con esas conmovedoras bocanadas de arrepentimiento cuando uno se dice: "Si hubiera vivido...".

De plus, il est tout à fait envisageable d'utiliser le pronom « una » au féminin si on considère que c'est l'expérience personnelle d'une femme qui est généralisée (c'est une femme qui lui gardait un souvenir tendre).

Par ailleurs, il est tout à fait acceptable d'utiliser la structure « se+3^e pers. sg. » si le candidat choisit de ne pas passer par un verbe pronominal (comme *pensar*) :

→ **cuando se piensa (ou alors cuando uno piensa)**

Dans le cas où on n'utilise pas un verbe pronominal comme « pensar », on peut accepter également « cuando uno/una piensa ». Pour cela, il fallait que le candidat justifie l'emploi de « uno » (expérience personnelle généralisable).

3) Mais ni elle ni personne ne considérait que sa vie était finie parce que Martial était mort. On parlait de lui, son portrait se trouvait à la place d'honneur, dans la salle à manger :

Nous sommes clairement face à une lecture générique, donc, les trois formes décrites dans notre exposé sont possibles. « Hablar » n'étant pas pronominal « se » est cette fois-ci a priori possible. Avec « uno », le locuteur exprime, nous l'avons dit, du moins quand son usage n'est pas forcé, une généralisation d'une expérience personnelle. Ce n'est pas le cas ici. C'est pourquoi nous privilégierons une autre traduction.

La troisième personne du pluriel est également envisageable avec cette lecture générique (pour accepter cette justification, encore faut-il que le candidat ait évoqué la possibilité d'employer la 3^e pers. du pluriel avec un sujet indéterminé générique). On pourrait imaginer qu'il pourrait y avoir une légère ambiguïté quant au sujet puisque dans la phrase précédente on parle de « ni ella ni nadie » (qui correspond donc potentiellement à un sujet à la troisième personne du pluriel). L'ambiguïté étant légère, on acceptera la troisième personne du pluriel.

Par ailleurs, on peut également passer par l'emploi du GN indéfini « la gente ». Encore une fois, pour proposer cela, il faut **impérativement** que le candidat en ait parlé dans son explication. S'il ne l'a pas fait dans son exposé, une telle proposition serait inacceptable.

Pero ni ella ni nadie consideraba que su vida había terminado porque Marcial estaba/había muerto. Se hablaba de él/Hablaban de él/La gente hablaba de él, su retrato ocupaba el lugar de honor en el comedor.

4) comme si dès ce jour, dans ce village de l'arrière où on l'avait photographié une semaine avant sa mort, il avait dit adieu pour toujours au monde.

S'agissant d'une action ponctuelle, l'interprétation ne peut pas être générique (on peut paraphraser en français avec « quelqu'un » ce qui conduit à l'interprétation existentielle). Le 'on' renvoie bien à un individu concret qu'on ne détermine pas. Par ailleurs, le narrateur ne fait pas partie des sujets possibles. La seule traduction envisageable est la troisième personne du pluriel. La voix passive, possible ici car nous avons un COD dans la phrase active, est envisageable d'un point de vue strictement grammatical et sémantique, mais le choix de la voix passive pourrait être considéré dans le cadre d'une traduction de concours comme un évitement. Qui plus est, ce n'est vraiment pas le choix le plus adapté au niveau stylistique.

□□ **como si desde ese día, en ese pueblo de la retaguardia donde lo habían fotografiado / fue fotografiado una semana antes de su muerte, se hubiera despedido del mundo para siempre.**

Le jury espère que les candidats trouveront dans ce rapport l'aide nécessaire pour bien prendre conscience de l'importance de cette sous-épreuve dans l'épreuve de traduction. Il espère aussi que les candidats les plus « effrayés » par cette épreuve se rendront compte qu'elle est tout à fait accessible dès lors qu'on la prépare convenablement en lisant des grammaires françaises et espagnoles (Cf bibliographie ci-dessous). Enfin, en ce qui concerne ce sujet en particulier, il faut remarquer que plusieurs traductions étaient possibles. Cela permet de souligner l'importance de rédiger un exposé théorique le plus complet possible pour avoir accès à toutes les possibilités et également l'importance de vraiment justifier le choix de traduction dans cette dernière partie.

Sources et bibliographie :

- **Pour le français :**
 - **GMF** : Pellat J.C., Rioul R. et Riegel M. (1994) *Grammaire Méthodique du Français*, PUF.
 - **GGF** : Abeillé, Anne (2021) *Grande Grammaire du Français*, Actes Sud.
 - **LBU** : Goose A. et Grevisse (édition utilisée 2007 : 14^e édition) *Le Bon Usage*, De Boeck.

- **Pour l'espagnol :**
 - **DPD** : RAE (2005) *Diccionario Panhispánico de Dudas*, en ligne : <https://www.rae.es/dpd/>
 - **GDLE** : Bosque I. y Demonte V. (1999) *Gramática Descriptiva de la Lengua Española*, Espasa.
 - **NGLE** : RAE, *Nueva gramática de la lengua española*, ASALE, Barcelona, Espasa, 2011. Disponible en ligne : <http://aplica.rae.es/grweb/cgi-bin/buscar.cgi>
 - Vatrican, Axelle, *Linguistique espagnole*, Paris, Armand Colin, 2019.

- **Grammaire contrastive espagnol/français :**
 - Bedel, Jean-Marc : *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris, PUF, 1997.